Illinois U Library

HISTOIRE DE LOU

CONTE INÉDIT DE JEAN PROAL

FRANCE-ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS-IX[e]

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE
NUMÉRO 73
23 DECEMBRE 1950

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

Romancier de la mer qu'on a appelé à si juste titre « le Conrad français » — à la fois parce qu'ancien capitaine au long cours il a bâti toute son œuvre sur des sujets maritimes mais aussi parce qu'il possède la puissance évocatrice et le don romanesque de l'auteur de *Typhon* — Edouard Peisson n'a pas à être présenté à nos lecteurs. Ceux-ci se souviennent d'avoir eu, l'an dernier, la primeur d'un de ses romans les plus suggestifs : *Les Rescapés du Nevada*. Ce roman s'est tout naturellement inséré dans une œuvre probe et généreuse, marquée déjà par tant de livres inoubliables : *Parti de Liverpool* ou *Le Voyage d'Edgar*, pour n'en citer que deux, auxquels est venu encore s'ajouter récemment *Le Garçon sauvage* (Fayard, édit.), récit fin et secret où l'on pourrait sans doute trouver quelques-unes des clés de cet écrivain qui, vivant à l'écart du monde frivole et vain des hommes de lettres, ne semble pas toujours bénéficier d'une renommée pourtant si justement méritée.

Je ne m'arrêterai pas à ce livre, cependant (qui risquerait de m'emporter loin), mais au tout dernier : *Une Certaine nuit...* (Grasset, édit.) Moins dense ou touffu que le précédent, il permet de saisir mieux, peut-être, les raisons pour lesquelles le romancier parvient à entraîner son lecteur dans un monde qui lui est propre et qui, finalement, n'a plus avec la mer (considérée comme sujet ou toile de fond) que des rapports épisodiques.

Ce n'est pas qu'*Une Certaine nuit...* manque de démarrer dans un décor cher à l'auteur. Nous sommes sur un navire qui approche de son port d'attache lorsque la radio apprend aux marins qu'un certain projet de loi déposé à la Chambre risque, s'il est voté, de modifier profondément les conditions matérielles de leur vie. Le héros — qui est aussi le narrateur de cette histoire — décide de se joindre au mouvement de protestation qui dressera le monde des navigateurs. En fait, nous saurons très vite que cet officier de pont, après l'échec de la grève et un an de chômage, a finalement accepté un emploi de gratte-papier dans l'administration du port...

Tout le roman d'Edouard Peisson est-il là ? Non pas. Il aurait pu y être, en effet, mais cette première histoire ne constitue en fait qu'un cadre où va venir se placer une autre, comme un bouquet dans un vase. Car cet officier désarmé comme un cargo rouillant dans un bassin à une époque de crise commerciale est employé au Bureau des rapatriements de Marseille, où il attend un improbable engagement. Et dans ce bureau échouent, un jour ou l'autre, « les errants et les hors-la-loi à bout de souffle ». Ainsi, le marin désaffecté va-t-il pouvoir témoigner pour une de ces errantes venue là et qui s'efforce mais en vain de remonter le courant jusqu'à sa source.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'*Une Certaine nuit...* se borne à raconter une histoire à la deuxième puissance et de nous l'éclairer peu à peu par les réactions du narrateur, lui-même pris aux pièges de sa propre aventure. A mesure que progresse le roman nous sentons que ces deux histoires, dont les points de contact sont si fragiles, si ténus, n'en forment en vérité qu'une seule : celle des humains dont la destinée est venue brusquement bouillonner devant un gros caillou qui, de gré ou de force, en déviera le cours. Pour un moment : et c'est le cas du narrateur, qui finit par retrouver un emploi à la mer pour toujours ; et c'est le cas de Jacqueline Lautier dont la destinée ne peut passer le barrage offert par ce dernier caillou et qui finit par se réfugier dans la mort avec son enfant.

C'est au fait qu'un roman m'inspire, entre beaucoup d'autres, de telles réflexions que je mesure personnellement la valeur d'un récit. Ai-je tort ? Ne devrais-je pas plutôt m'étendre sur les qualités du style, les vertus de la concision romanesque qui permet à l'auteur de dresser des personnages ou un décor en quelques traits, la chaleur sentimentale de l'écrivain qui circule à travers tout le livre comme une ondée d'humanité ? J'ai toujours pensé que l'amateur de romans était fort capable d'apprécier de lui-même l'importance de ces divers éléments et qu'il suffisait au critique de le mettre sur la voie des desseins, plus secrets et plus profonds, d'un écrivain de valeur comme Edouard Peisson.

Est-ce à ce genre de critiques que s'en prend Marcel Aymé dans son dernier livre : *En Arrière* (Gallimard, édit.) ou plus exactement dans la « prière d'insérer » ? N'y écrit-il pas, en effet, avec son habituel humour sarcastique : « A la différence du roman, le recueil de nouvelles n'est jamais conçu en vue de la prière d'insérer. Chacune des pièces détachées qui le composent correspond à l'idée, à l'humeur d'un moment et il n'est pas possible de trousser à l'usage des critiques un très bref et très substantiel résumé qui les dispense de lire le volume. Cela est d'autant plus regrettable qu'ils n'aiment pas mettre le nez dans un livre de nouvelles et ne s'y résolvent que par devoir, en pensant au temps perdu qui eût été mieux employé à éponger un bras de roman fleuve. »

J'ai, pour ma part, « mis mon nez » avec le plus vif plaisir dans *En Arrière* ; et même plus que mon nez. A la vérité, mon plaisir s'est mélangé d'un peu d'irritation. Cela m'arrive aussi bien avec les romans qu'avec les recueils de nouvelles de Marcel Aymé ; et c'est dû au fait, je crois, que ce plaisir, justement, vient parfois s'interrompre sur une

(Lire la suite page 3 couverture.)

... Un livre attachant, plein de dessous...

Alexandre ARNOUX, de l'Académie Goncourt.

LES PLUVINAGES

Roman de George ADAM

... Ce livre à la dostoïewskienne beauté...

André MAUROIS, de l'Académie française.

PLON, éditeur — Un vol. : **270 fr.**

HISTOIRE DE LOU

Conte inédit de JEAN PROAL

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs.
Copyright 1950 by Jean PROAL.

Supplément au N° 271 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

JEAN PROAL

FILS d'instituteurs, Jean Proal est né en 1904 à Seyne-les-Alpes (Basses-Alpes). Après avoir vécu très solitaire en Provence, il vint s'installer à Paris en 1942. Il avait fait ses débuts littéraires en 1926, à la revue aixoise de Joseph d'Arbaud : le Feu. Après quelque dix années de travail au cours desquelles il reçut souvent des éditeurs la lettre traditionnelle : « Votre manuscrit nous intéresse beaucoup mais... », la librairie Denoel, à qui il avait soumis Tempête de printemps sans référence ni recommandation, accepta et publia, en 1932, le roman du jeune inconnu. C'était le début d'une brillante carrière littéraire qui devait se marquer par des romans solides et attachants : A hauteur d'homme (1933), les Arnaud (1941), Où souffle la Lombarde (qui fut couronné par le prix Cazes en 1943), Montagne aux solitudes (1944), Bagarres (dont le metteur en scène Henri Calef devait tirer un beau film en 1948). Dans la collection « Scènes de la vie des bêtes » il a publié Au pays du chamois. Ce romancier, cet observateur fidèle et fin de la nature possède un cœur délicat de poète, ainsi qu'en témoigne cette Histoire de Lou, moderne conte de fées qu'il a écrit spécialement à l'intention de nos abonnés... et de leurs enfants.

A commence par un petit garçon endormi.

Je sais bien que c'est un mauvais commencement pour une histoire. Mais je n'y peux rien.

Lorsqu'on écrit des histoires pour les grandes personnes — ce qu'elles appellent des romans — on s'arrange pour que ça commence bien, à un moment palpitant. Ici, par exemple, j'aurais dit : « Lorsque le petit garçon ouvrit les yeux il vit une bête inconnue penchée sur lui. » Mais je ne veux pas l'écrire, puisque ce n'est pas vrai. Ce n'est pas un roman que j'écris. C'est une histoire vraie. L'histoire vraie d'un petit garçon qui te ressemble. Et tu sais bien qu'entre nous deux il ne peut pas être question de mensonge.

Donc, juste au moment où ça commence, le petit garçon qui te ressemble est en train de dormir. Ce n'est pas palpitant mais, d'un autre côté, c'est plus commode : ça va nous permettre de faire connaissance avec lui et avec son pays sans qu'il nous embrouille avec ce qu'il fait ou ce qu'il dit.

Je viens de dire qu'il te ressemble et je suis maintenant obligé de dire qu'il est très laid... Joli, laid... Au pays où se passe cette histoire ce sont des mots qui n'ont pas de sens. Mais je suis bien obligé d'employer les mots que tu connais.

Dans notre pays à nous, et avec nos mots, il serait laid. Il a une trop grande bouche. Le nez trop petit (surtout maintenant qu'il est couché, il semble qu'en se penchant un peu on lui verrait le cerveau par ses trous de nez !) Il a les oreilles trop grandes et décollées du crâne, et je suis sûr qu'il peut les remuer. Il a les cheveux rouges. Pas roux : rouges. Des cheveux à la fois raides et contournés — comme des copeaux de métal. Et rouges. Rouge soleil, si tu veux. Et il a les sourcils et les cils juste de la même couleur. Je suis obligé d'attendre qu'il s'éveille pour te parler de ses yeux, mais je parie pour le genre « boutons de bottine » : petits, ronds et noirs. Il est plein de taches de rousseur et ses pommettes sont à la fois trop rouges, trop rondes et trop hautes. Il est tout trop-quelque-chose. Ce qui veut dire, dans notre pays et avec nos mots, qu'il est laid.

Et pourtant il te ressemble. Ce qui veut dire, tel qu'il est là, qu'il est le plus beau petit garçon du monde.

Il est couché au juste milieu de ce monde en forme de berceau ovale : un berceau dont les bords seraient faits de hautes montagnes couvertes de neige, de forêts et de rochers et dont le fond serait une plaine d'herbe courte, plus plate que la surface d'un lac tranquille.

Quand je t'aurai dit qu'il a six ans (juste ton âge) et qu'il y a dans la vallée, vers une des pointes de l'ovale, un petit lac rond aussi bleu et du même bleu que le ciel — un bleu presque noir — je crois que l'histoire pourra commencer.

Lorsque le petit garçon ouvrit les yeux il ne vit que le ciel bleu noir entre les crêtes blanches des montagnes, car il était couché sur le dos, juste au milieu de l'axe le plus long de la vallée. Encore à moitié endormi, il se demanda pourquoi le ciel lui semblait aujourd'hui être un rond parfait : mais il pensa que l'ovale du ciel et l'ovale de ses yeux, disposés à angle droit, se corrigeaient et se compensaient.

Satisfait de sa réponse — et un peu fier de se trouver aussi intelligent — il allait refermer les yeux et se rendormir lorsqu'il remarqua au-dessus de lui, à l'exacte verticale du creux entre son nez et son front, au juste milieu de ce rond parfait qu'était devenu le ciel, un point noir immobile.

Il savait que c'était un aigle, mais il n'eut pas peur car Pa lui avait appris à n'avoir peur d'aucune bête au monde. Il pensa seulement :

— Pa avait sans doute besoin d'une ligne verticale, juste au milieu de la vallée, pour ses visées...

Et encore plus satisfait de sa réponse, et encore plus fier de son intelligence, il allait se rendormir pour de bon lorsqu'il entendit près de lui le bruit que fait quelqu'un en s'agitant sur sa chaise : quelqu'un qui attend avec impatience que vous acheviez de vous éveiller.

Il avait pour habitude — une vieille habitude de six ans — de ne s'étonner de rien. Mais il faillit, de surprise, se mettre sur son derrière. Juste à temps il se rappela la verticale qui allait du creux de son nez à l'aigle immobile, et sans bouger la tête il fit aller ses prunelles (juste des boutons de bottine) dans l'angle sud de ses yeux : un grand chien jaune, assis dans l'herbe près de lui, le regardait. Ou plutôt — car s'il avait tourné davantage les yeux il n'aurait vu que le dedans de son nez et l'intérieur de sa tempe gauche — il ne vit que le sommet, la tête et les épaules d'un grand chien jaune. Mais comme il savait qu'il n'y a pas de sommet de chien jaune sans derrière et queue de chien jaune, il pensa que le chien jaune était assis dans l'herbe courte sur sa queue et son derrière.

Poliment il dit :

— Bonjour, Chien !

Puis il se mit à rire. Et l'on put voir que ses dents étaient plantées n'importe comment. Mais ça faisait quand même un joli rire, un rire qui ne s'arrêta même pas lorsqu'il entendit la réponse du chien jaune. (Dans toutes les histoires que Pa lui racontait les bêtes parlaient la même langue que les petits garçons.)

— Pourquoi montres-tu les dents ? dit le chien jaune. A ce jeu-là je suis plus fort que toi.

Et il découvrit ses dents.

— Je ris, dit le petit garçon.

— Pourquoi ris-tu ? dit le chien jaune.

Le petit garçon rit de plus belle. Mais il redevint sérieux à la pensée que le grand chien jaune était peut-être plus vieux que lui et qu'on doit le respect aux personnes âgées.

— J'ai failli fausser l'axe du monde, dit le petit garçon.

Puis, pensant que le grand chien jaune ne connaissait sans doute pas toute l'importance des travaux de Pa, il ajouta :

— Si j'avais remué d'un centimètre, la verticale entre l'aigle et mon creux de nez n'était plus une verticale.

Après un silence — et un peu vexé par le silence du grand chien jaune — il ajouta encore :

— Tu te rends compte !

— Peuh ! fit le chien jaune. (Il prononçait Pf, avec le nez, comme les gens sérieux.)

Le petit garçon eut soudain conscience de la supériorité des petits garçons sur les chiens jaunes, et il allait se désintéresser de son compagnon lorsque le chien jaune demanda :

— Comment t'appelles-tu ?

— Lou, dit poliment le petit garçon.

— Imposture ! fit le chien jaune.

Et c'était dit très sèchement : un peu à la façon d'une serrure qui claque en se refermant. Lou ne savait pas très bien ce qu'est une imposture. Mais il pensa à un trou ovale au-dessus d'une porte et il se sentit vexé — plus encore que tout à l'heure.

— Imposture ! répéta le chien jaune. C'est moi le loup.

Les boutons de bottine faillirent sauter de leur boutonnière... mais le creux du nez ne bougea pas d'une ligne.

— Tu peux me regarder, dit le loup. Ton histoire de verticale, ça ne tient pas debout.

Sans qu'il sache encore pourquoi le petit garçon sentit son cœur se serrer comme si on allait lui faire une grande peine. Il regarda de nouveau droit au-dessus de lui. Là-haut, juste au sommet du ciel, le point noir avait brusquement grossi. Et Lou comprit que l'aigle se laissait tomber, suspendu à cette verticale que le loup venait de nier.

Très vite, le point noir avait pris forme d'aigle : ailes d'aigle, pattes d'aigle, tête et bec d'aigle. Lou distinguait maintenant les grandes plumes blanches et noires que le vent de la chute rebroussait un peu. Il entendit le frémissement soyeux du vent de la chute dans les grandes plumes. Et, brusquement, l'aigle vira, sans un mouvement d'ailes, penché sur son virage, emporté le long d'une courbe si parfaite que le petit garçon eut envie d'applaudir, malgré son chagrin.

Mais le chagrin reprit tout de suite le dessus, car l'axe du monde venait de basculer, emporté par un de ses bouts dans l'immense virage de l'aigle.

« Pauvre Pa, pensa le petit garçon, s'il ne peut même plus compter sur les verticales ! »

Il faillit pleurer, car c'était la première fois de sa vie qu'il pensait : « Pauvre Pa » et qu'il doutait des pouvoirs de son père. Il lui venait une grande colère contre ce loup qui ressemblait à un chien jaune. Il le regarda de nouveau du coin de l'œil. Il dit :

— Et d'abord, qu'est-ce qui me prouve que tu es un loup ? Tu ressembles à un chien jaune.

Le loup sourit avec un tel air de supériorité que le petit garçon faillit deviner le sens du mot imposture.

— L'aigle n'était là-haut que pour me montrer où tu étais : je ne te voyais plus, couché dans l'herbe, dit le loup d'un ton détaché. Il se tut un long moment puis il dit : « Ce n'est pas ma faute si tu es le centre du monde. »

Le petit garçon se sentit brusquement consolé. Après tout, c'était lui seul qui avait imaginé cette histoire de verticale. Pa ne lui en avait pas parlé. Il ne se sentait plus du tout solidaire de cette folle de verticale qui se laissait emporter par un de ses bouts le long d'un virage d'aigle. Il pensa : « Il faut que je me méfie de mon imagination. Il faut que je m'en tienne à ce que dit Pa. Je ne suis qu'un petit garçon. »

Il se sentait redevenir le centre du monde. Il mesura de la prunelle la hauteur du soleil au-dessus des montagnes de l'Ouest, juste au-dessus de ses pieds joints.

— Je n'en ai plus pour longtemps, dit-il.

— Regarde-moi, dit le loup.

— Ça, non ! dit le petit garçon d'un tel air de mépris bienveillant qu'il entendit le bruit mécontent que faisait le loup en remuant sa queue dans l'herbe.

Il regarda de nouveau le soleil qui touchait presque l'arête blanche de la montagne. Il dit :

— Pa m'a dit : « Jusqu'à soleil couché. »

Il se sentait de plus en plus bienveillant à l'égard de ce loup jaune qui comprenait si mal l'importance du travail des hommes. Il expliqua :

— La pointe de mon nez, c'est le point Zéro. Si je bouge avant soleil couché, toutes les visées, tous les calculs de Pa vont être faussés : il faudra qu'il recommence tout demain.

Il se tut puis il ajouta d'un ton important :

— Et nous avons déjà perdu beaucoup de temps.

Il se mit à rire, car il ne pouvait pas garder très longtemps le ton sérieux. Il dit :

— La semaine dernière, dans une autre vallée, j'ai eu de l'urticaire à la fesse gauche. Je ne l'ai pas dit, car j'avais mangé trop de fraises et Pa m'avait défendu de manger trop de fraises.

Il se tut un moment et regarda le loup sans remuer la pointe de son nez. Son front se fronça, tellement c'était difficile à penser ce qu'il pensait. Et il fut obligé de ramener un peu de la peau de son crâne vers les yeux pour que le froncement de son front ne tirât pas sur la pointe de son nez. Il dit :

— C'est difficile de savoir où ça commence le « trop ».

Et il ajouta, car le loup avait l'air d'être entièrement de son avis :

— Tu aimes les fraises ?

— Peuh ! fit le loup. (Il prononçait toujours Pf avec le nez.) Ça ne vaut pas un levraut de trois mois.

— Ça dépend du moment, dit Lou d'une voix raisonnable. Il y a un temps pour les fraises et un temps pour le levraut de trois mois cuit à la broche sur de la braise de genévrier.

— Vous me faites rire avec votre broche, dit le loup en claquant les dents. Vous ne savez pas ce qui est bon : vos levrauts, vous les pelez avant de les manger.

— Peuh ! fit le petit garçon. (Lui, il prononçait Peuh ! avec les lèvres.)

Mais il se rappela qu'il avait commencé une histoire, une histoire d'urticaire. Il dit avec mauvaise foi :

— Tu me fais perdre le fil.

Il regarda sévèrement le loup et il enchaîna :

— C'est difficile de se gratter la fesse gauche sans remuer la pointe de son nez. Je crois même que c'est impossible.

Il réfléchit encore et il dit :

— Et c'est impossible de ne pas se gratter quand on a de l'urticaire à la fesse gauche.

Et il se tut.

— Alors ? dit le loup impatient.

— Alors, dit le petit garçon repris par le rire, toutes les visées de Pa ont été déportées d'un degré treize minutes...

— Vous mélangez tout, dit le loup, le temps et les escaliers.

— ... vers la droite, continua Lou sans s'arrêter à l'interruption. Pour se gratter la fesse gauche on tourne la tête à droite. C'est bizarre mais c'est comme ça, ajouta-t-il d'un ton sentencieux. Et le moins qu'on puisse la tourner c'est d'un degré treize minutes.

Il conclut, péremptoire :

— C'est Pa qui l'a calculé.

Il rit de nouveau et ajouta :

— Mais il a été obligé de refaire tous ses calculs.

— A quoi bon tant calculer ? dit le loup.

Mais le petit garçon n'entendit pas la question, ne remarqua pas l'air intéressé que venait de prendre le loup : il venait de se mettre brusquement sur son derrière.

— Fini le boulot ! dit-il. Le soleil est couché.

Ils étaient maintenant assis tous les deux dans l'herbe courte et ils se regardaient.

— Enfin ! dit le loup.

— Enfin ! dit Lou. J'avais des fourmis dans la nuque.

Avec la main droite il ramassa les fourmis de sa nuque et les jeta dans l'herbe. Puis il bâilla. Le loup bâilla aussi, car c'est contagieux. Et ils se mirent à rire en même temps.

Le petit garçon regarda longuement le loup de la pointe des oreilles à la pointe de la queue. Il dit :

— Tu veux être mon ami ?

— Je n'étais pas venu pour ça, grommela le loup.

Et il se tut un long moment. Puis il dit :

— Je ne suis pas content. Pas content du tout de notre première rencontre.

Il regarda le petit garçon avec rancune et il ajouta :

— Tu m'embrouilles avec tes histoires de fraises, de verticales et d'escaliers.

— Ce n'est pas difficile, dit Lou. Je t'apprendrai. Et tu pourras même nous aider.

Le loup eut un tel sursaut qu'il fut tout entier soulevé au-dessus de l'herbe courte et qu'il se trouva, sans le vouloir, debout sur ses quatre pattes. Et le petit garçon remarqua que sa queue battait furieusement ses flancs maigres.

— Vous aider ! grogna le loup. Et l'on aurait pu croire qu'il allait commencer une scène. Mais il dit seulement : « Non. Ah ! non. Je ne suis pas content. Pas content du tout ».

Il regarda longuement le petit garçon.

— Au revoir, Lou, dit le loup.

— Au revoir, loup, dit Lou.

La Dame des Neiges était tellement occupée à préparer les edelweiss qui restaient à repiquer qu'elle avait perdu un peu la notion de l'heure. Elle sut seulement que le soleil était couché depuis un long moment, car l'ombre mauve qui recouvre d'abord au crépuscule la vallée et le cirque de montagnes était devenue une ombre bleue.

Penchée à la fenêtre de la resserre aux edelweiss, elle appela : « ODEON 84-00 ! » On entendit l'écho de service devant le palais répéter : zéro... zéro. Puis un autre écho, un peu plus loin, répéta encore : zéro... Et celui-ci avait une voix caverneuse, car il logeait au fond d'une gorge de la montagne toujours humide et froide.

La Dame entendit d'abord la fin de la réponse que lui transmettait l'écho de la gorge : « ... ctement vingt heures zéro minute. » Elle n'attendit pas les quatre coups que comptait la source parlante sur son rocher sonore comme une cloche. Avec les ciseaux de cristal de roche qui lui servaient à égaliser le duvet des edelweiss elle coupa la réponse que l'écho de service allait lui transmettre à son tour.

Elle était partagée entre le plaisir que lui donnait chaque fois cette invention de la source parlante (une invention que l'ours venait seulement de mettre au point au début de l'été) et le mécontentement de savoir le loup jaune en retard.

Penchée sur la vallée, elle chercha à le repérer sur un de ses sentiers habituels. Et elle était si mécontente que ses ciseaux de cristal claquèrent deux ou trois fois dans sa main avec le bruit méchant que font les ciseaux de coiffeur en voltigeant autour d'une tête.

C'est juste à ce moment qu'elle entendit, juste sous sa fenêtre, une petite toux embarrassée. Le loup jaune, assis sur son derrière et la tête levée, la regardait.

— Je suis très mécontent, commença le loup jaune après s'être éclairci la voix.

— Moi aussi, dit sèchement la Dame. Et avant de se retirer elle ajouta aussi sèchement : « Monte ! »

Lorsque le loup fut entré, ayant poussé la porte de l'épaule, il vit que la Dame affectait de lui tourner le dos et il entendit le grand bruit de coiffeur qu'elle menait avec ses ciseaux sur le duvet des edelweiss.

Il était si mécontent qu'il eut une vilaine pensée. Il pensa : « Tout le monde le sait que les edelweiss ne poussent pas entre les pierres blanches où on les trouve d'habitude ! Tout le monde le sait que c'est la Dame des Neiges qui les garde tout l'hiver dans ses resserres. Et qu'elle les repique au début de l'été, juste à la limite de la neige qui remonte vers les cimes... Pas la peine (et c'était là la vilaine pensée), pas la peine de mener un train pareil ! »

— Eh bien ! dit la Dame sans se retourner.

Et si sèchement que le loup fléchit à la fois sur ses quatre pattes et qu'il se retrouva couché sur le ventre. Il eut un petit gémissement désespéré qui fit se retourner la Dame.

Il avait l'air si penaud, si malheureux qu'elle éclata de rire. Et le loup sentit son vieux cœur de loup jaune se fondre une fois de plus de tendresse devant ce rire plus gai qu'un bruit de source et plus tendre que le bruit du vent de printemps dans les noisetiers. Il admira une fois de plus les petites dents carrées, si nacrées qu'elles paraissaient transparentes entre les lèvres soigneusement dessinées au bâton de fraise.

Il n'était pourtant pas très sûr d'être rentré en grâce. Il réprima l'envie qui lui venait de ramper sur son ventre jusqu'aux pieds nus, couleur d'ambre, et de lécher doucement les ongles aussi roses et d'un ovale aussi parfait que des demi-baies d'églantine.

Il dit à mi-voix : « Service d'abord ! » et il prit une position plus réglementaire : les pattes jointes et la queue à l'alignement. Il toussa pour s'éclaircir la voix.

— Tu es en retard ! dit la Dame. Ce n'était pas la peine de faire tant de discours !... (Elle le regarda d'un œil soupçonneux.) Ou alors, tu as chassé en revenant !

Le loup jaune sentit le poil de son échine se hérisser devant une supposition aussi injurieuse. Si injurieuse qu'il dédaigna d'y répondre.

— Il dormait, fit doucement le loup.

— Et alors ! dit la Dame. Tu ne pouvais pas le réveiller ?

— Ce n'est pas commode, dit le loup. Et sans se rendre compte que la seconde phrase paraissait n'avoir aucun rapport avec la première, il ajouta : « C'est un petit d'homme à cheveux rouges. »

— La prochaine fois, dit la Dame, j'enverrai l'écureuil. Il sera peut-être moins timide que toi.

— J'aimerais mieux... commença le loup. Mais il eut un sursaut de dignité. Et il se tut.

— Comment s'appelle-t-il ? Que fait-il ? Que veut-il ? dit la Dame avec un peu d'impatience.

— Il s'appelle comme moi, dit le loup jaune tout penaud : Lou.

— Ce n'est pas un nom d'homme, dit la Dame. Ni de petit d'homme.

— Je n'y peux rien, fit tristement le loup.

— Et après ? demanda la Dame.

Elle bouillait maintenant d'impatience. Mais elle savait qu'elle ne devait pas brusquer le vieux loup si elle voulait en tirer quelque chose. Et elle se remit à préparer les edelweiss qui restaient à repiquer.

— A ce que j'ai compris, dit le loup. Il s'arrêta et se gratta l'oreille gauche avec sa patte... « Mais voilà... est-ce que j'ai bien compris ? » Et il s'arrêta de nouveau.

— Dis toujours ce que tu as compris, dit la Dame sans se retourner.

— Voilà, dit le loup. C'est un petit garçon. Il a des cheveux rouges et il est le centre du monde... Non. C'est la pointe de son nez qui est le centre du monde... ou peut-être son creux de nez... A moins que ce soit le bout de la verticale...

Il eut un regard éperdu vers la Dame, car il se sentait chavirer devant ce gouffre de mots qui ne lui étaient pas familiers. Mais la Dame ne le regardait pas. Et la Dame ne lui dit pas de s'arrêter. Il toussa de nouveau. Et il se mit à parler très vite, pour en avoir plus tôt fini :

— Le père du petit garçon vise le point Zéro avec un urticaire et il passe son temps dans un escalier... Il doit être vieux puisqu'il met treize minutes pour monter un degré... (Je me rappelle les chiffres, dit fièrement le loup entre parenthèses. Et il continua :) Le reste n'est pas important... Il y a bien la fesse gauche et l'axe du monde. Mais je ne vois pas le rapport... Il y a aussi un levraut. Un levraut de trois mois... Mais non : le levraut, c'est moi qui en ai parlé... Ils mélangent tout, conclut fièrement le loup jaune. Mais je crois que j'ai compris.

— Tu as de la chance ! dit la Dame des Neiges.

— Je suis vieux, mais j'ai conservé tous mes moyens, dit modestement le loup.

— Je te remercie, dit gentiment la Dame. Mais tu es vraiment trop bête.

Le loup jaune vacilla sur ses pattes et cligna plusieurs fois des yeux. Mais la Dame continuait déjà :

— J'aurais dû le savoir, d'ailleurs. Depuis votre histoire avec cet agneau !...

— Quel agneau ? dit le loup qui sentait le terrain se raffermir.

Mais la Dame éclata :

— L'agneau qui troublait l'onde claire... Elle regarda durement le loup. Et elle ajouta : « Soi-disant !... »

— Il la troublait, dit le loup jaune qui avait un grand respect pour les traditions familiales.

— Tu ne vas pas recommencer ! cria la Dame.

— Et même s'il ne la troublait pas tout à fait, dit le loup conciliant, mon aïeul a fait son métier de loup en mangeant cet agneau. Il réfléchit un moment et continua : « Je trouve même qu'il a été bien bon de lui donner tant de raisons. »

Et il fit claquer ses mâchoires avec beaucoup d'autorité.

— Imbécile ! dit la Dame. Alors qu'il était si simple de manger n'importe lequel des autres agneaux du troupeau ! (Elle regarda le loup jaune.) Personnellement, je m'en moque. Mais votre réputation y aurait gagné. (Méprisante, elle dit encore :) Juste l'agneau d'un poète. Et d'un poète moraliste encore. La pire sorte.

— Quand on a faim... dit le loup jaune.

Et il avala sa salive.

La Dame était si furieuse qu'elle put seulement hausser les épaules. Et le loup jaune se sentit soudain un peu coupable d'appartenir à une famille si peu intelligente.

— Merci quand même, dit la Dame un peu radoucie. Tu as fait ce que tu pouvais. Mais la prochaine fois j'enverrai un autre observateur.

Le loup jaune comprit à la fois que sa mission était très importante et qu'il l'avait très mal remplie. Mais ce fut pour une autre raison — une raison qu'il ne voulait pas encore s'avouer — qu'il fut très malheureux.

— Alors ! dit-il, je ne verrai plus le petit garçon ?

Il avait eu un ton si navré que la Dame se retourna et le regarda attentivement. Si attentivement que le loup jaune baissa les yeux et se sentit rougir.

— Ma parole ! dit la Dame. Mais tu es amoureux de lui !

— Ou... oui, dit plaintivement le vieux loup. Il ressemble à un petit loup, avec ses cheveux rouges.

— Tu as déjà vu des petits loups avec des cheveux rouges ? demanda la Dame.

— N... non, fit le loup penaud. Mais ça ne fait rien.

Et il serra les dents d'une façon à la fois si têtue et si malheureuse que la Dame eut envie de lui gratter le bas des oreilles avec ses ongles. Mais elle ne voulait pas s'attendrir : il y a des circonstances où les intérêts supérieurs du royaume passent avant les sentiments. Elle se redressa de toute sa taille et elle dit :

— Te voilà prêt à pactiser avec l'ennemi !

Le loup se mit à trembler de tout son corps. Si fort qu'on entendit quelque chose remuer dans sa tête. Mais il ne répondit pas. La Dame continuait :

— Tu sais que ça s'appelle une trahison !

Le loup fit un effort terrible pour rester au garde à vous, mais continua à se taire.

— ... et comment elle est punie ! poursuivit la Dame.

Il y eut un long, très long silence.

— Si vous voulez, dit humblement le loup, je ne chasserai plus pendant huit jours... Mais ne m'empêchez pas de voir le petit garçon. Il osa regarder la Dame, et il dit : « Il m'a demandé si je voulais être son ami. »

La Dame se défiait beaucoup de cette tendance qu'ont prise les loups, depuis Kipling, à s'attendrir sur les petits garçons.

— J'aviserai, dit-elle. En attendant, tu vas passer cette nuit aux arrêts de rigueur... Et il n'y a pas de levraut qui tienne ! ajouta-t-elle, comme si elle avait deviné le regret qui venait de traverser le cerveau du loup.

Le loup jaune rectifia la position de sa queue, fit claquer les talons.

— Je ne te retiens pas ! dit la Dame.

Et pour bien montrer que l'audience était terminée elle se pencha sur ses edelweiss.

Le petit garçon était resté un long moment immobile, debout au juste milieu du monde, à regarder s'éloigner le grand loup jaune. Il ne savait trop que penser de cette rencontre, mais il était si heureux qu'il fit deux ou trois petits sauts sur place, d'une jambe sur l'autre. Le loup s'en allait sans se retourner, tout droit vers les montagnes du Nord, de sa longue allure de loup, un peu oblique. Lou admira cette façon qu'ont les loups de trotter en oblique le long d'une ligne droite. Puis, retourné, visant soigneusement de l'œil la montagne du Sud où il savait que Pa l'attendait, il prit sa course — s'appliquant lui aussi, et émerveillé d'y réussir au premier coup, à trotter en oblique le long de sa ligne droite.

La nuit était presque tombée lorsque le petit garçon retrouva son père sur le premier contrefort de la montagne du Sud où ils avaient dressé leur tente la veille au soir, à leur arrivée dans la vallée.

C'est la force de l'habitude — une mauvaise habitude pour un raconteur d'histoires vraies — qui me fait dire que la nuit tombe. Dans ce pays la nuit ne tombe pas. Elle naît de la terre, elle monte de la vallée à la poursuite du soleil qui s'en va, gravissant un à un les degrés de la montagne. Et c'est comme une eau bleue, de plus en plus sombre, qui s'étale lentement, pénètre dans chacun des plis de la montagne, recouvre lentement chacune des marches du gigantesque escalier.

L'un après l'autre, les contreforts s'éteignent. Forêts, rochers, glaciers, tout se recouvre d'ombre bleue. Le ciel vert lutte encore un moment. Puis un lent rideau de cendre bleue — de plus en plus bleue — glisse sur le ciel, d'Est en Ouest. Et la première étoile s'allume, à l'endroit juste, sur le premier contrefort de la montagne où Pa attend le retour de son petit garçon... Son petit garçon, guidé par la première étoile et qui arrive, trottant en oblique le long de sa ligne droite.

— Bonsoir, Point Zéro ! dit Pa. Vous courez comme un loup.

— Je suis loup, dit Lou gravement. Bonsoir Pa.

— Il n'y a rien à manger, dit tendrement Pa.

— Ça ne fait rien, dit Lou. J'ai un ami.

Il remarqua que son père, assis sur un rocher bas, avait allumé un tout petit feu entre ses jambes écartées. Et il comprit que c'était ce feu qu'il avait pris pour la première étoile. Mais c'était encore plus beau d'avoir été guidé le long de sa ligne droite par le petit feu que Pa avait allumé entre ses pieds.

— Tu as froid ? demanda Lou.

— Non, dit Pa... Mais comme il n'y a rien à manger !

Ils se turent un long moment. Lou pensa que c'était plus sucré que des fraises des bois et plus savoureux qu'un levraut de trois mois cuit à la broche, ce feu qui vous guidait dans l'ombre de la nuit.

Là-haut le rideau de cendre bleue achevait de glisser sur le ciel vert. On entendit le petit bruit qu'il fit en se crochetant sur la montagne d'Ouest. Et la première étoile, la vraie cette fois, s'alluma dans le ciel. Les crêtes blanches se mirent à luire de leur propre lumière, comme ces champs d'avoine mûre qui brillent la nuit au flanc des vraies montagnes des hommes.

Lou s'était assis en face de son père, de l'autre côté du feu. Et la nuit était devenue une boule noire autour de ce feu. Lou se sentit délivré de son importance de Point Zéro.

— Je suis le centre du monde, dit le feu à mi-voix.

— Tu parles trop ! dit Lou sévèrement. Il regarda le feu avec un peu d'irritation. Et il ajouta : « Il suffirait que je te pisse dessus !... »

— Essaie ! dit le feu en sifflant une longue flamme pointue... Et tu verras ce que je te brûle !

Lou rit avec son nez et se tut.

— Lou ! dit Pa sur un ton de reproche.

— Il me cherche, dit Lou en montrant le feu de son menton pointu.

— Cet après-midi tu as failli me faire tromper de sept secondes ! dit Pa pour changer la conversation.

— C'est quand l'aigle a pris son virage, dit Lou d'un air contrit.

— Quel aigle ? demanda Pa qui n'avait pas vu l'aigle, car entre soleil levé et soleil couché il ne s'occupait jamais de ce qui se passait dans la montagne ni dans le ciel de la montagne.

— L'autre bout de la verticale, dit Lou.

Pour la première fois de sa vie il comprit qu'il pouvait avoir des choses à expliquer à son père. Il sentit qu'il venait de prendre, tout seul, un autre chemin que le chemin de son père. Et eut un grand chagrin et un peu d'orgueil. Il dit :

— J'ai été obligé de loucher pour suivre le virage de l'aigle. Et ça m'a fait bouger le nez vers la gauche.

— Vers le Sud, rectifia Pa sévèrement.

— Vers le Sud, concéda Lou. Emerveillé, il demanda : « Sept secondes ? »

— Je n'avais pas besoin de verticale, dit Pa.

— Je sais, dit Lou. Je croyais. Et pour effacer ce nuage qui venait de naître entre eux il demanda avec beaucoup d'intérêt : « Tu t'en es aperçu tout de suite ? »

— Oui, dit Pa. La troisième arche Nord du pont ne rencontrait plus la troisième arche Sud sur le quatrième pilier. Le quatrième pilier restait tout seul au milieu du ravin. Et les deux morceaux du pont restaient suspendus... juste à sept secondes l'un de l'autre.

— C'est dommage, dit Lou. Ça devait être joli.

— C'était joli, dit Pa. Mais ce n'était pas pratique pour une route.

— Pratique !... répéta Lou d'un air rêveur.

Il pensait que peut-être les loups couraient en oblique pour pouvoir passer sur des ponts de cette sorte.

Au bout de la vallée, vers le lac qui luisait doucement dans l'ombre bleue, le vent de nuit s'était levé. On l'entendit courir sur l'herbe courte. « On dirait le bruit que faisait le grand loup jaune en trottant en oblique dans la prairie », pensa le petit garçon. Puis il sentit que le vent de nuit passait un doigt sous la manche courte de sa chemise et lui chatouillait le dessous de bras. Il releva un peu le bras pour mieux sentir le doigt frais.

— On est bien, dit le feu en s'étirant.

Dans le silence qui suivit on entendit une grosse voix, très loin vers le Nord, qui répétait : « On est bien. » Et l'on entendit la forêt du Grand Vallon se retourner dans son lit.

« La Mère des truites prend le frais à la surface du lac », dit une risée de vent de nuit en faisant un saut de côté pour éviter de se brûler les pieds au petit feu.

Le petit garçon pensa que le grand loup jaune devait sentir lui aussi le vent de nuit lui passer les doigts le long de l'échine. Il était peut-être assis devant sa porte, les pieds dans un baquet d'eau froide ! Il eut envie de rire, mais il se retint. Il venait de penser qu'il n'avait pas encore parlé du loup jaune à son père. C'était la première fois qu'il gardait aussi longtemps un secret. A vrai dire, il n'avait jamais eu de secret pour son père. Il dit :

— Mon ami, c'est un grand loup jaune.

Dans les grands pins du premier contrefort on entendit rire une chouette. Un de ces rires qu'on étouffe avec une main serrée sur la bouche.

— Je le savais, dit Pa tendrement.

Et Lou fut brusquement si heureux qu'il se trouva debout avant même d'y penser et qu'il se mit à danser autour du feu.

— Tu me donnes le vertige, protesta faiblement le feu.

Lou s'arrêta sur son pied gauche, le pied droit en l'air.

— Je pense que tu n'as plus faim ! dit Pa.

— Plus faim du tout, dit Lou.

Le feu baissa, s'éteignit en soupirant. La nuit était redevenue toute bleue. On vit luire le lac rond, au bout de la prairie. Un vent plus frais courut sur l'herbe, se souleva, fit chanter à la fois tous les arbres de toutes les forêts. Quelque part, très haut dans la montagne, un glacier gémit de bien-être. Et ce fut comme si toutes les cordes d'une harpe avaient chanté à la fois. Le ciel était maintenant rempli d'étoiles, à ras bord des montagnes.

— Il est l'heure d'aller dormir, dit Pa en se levant.

Lou laissa retomber son pied droit. Il n'avait pas sommeil du tout. Il dit :

— Oh ! Pa ! La Mère des truites est montée à la surface du lac !

Il devina que son père souriait dans l'ombre et il sentit que la grande main chaude et sèche se refermait sur la sienne.

Il était si heureux qu'il n'entendit pas s'envoler la grande chouette qui avait ri tout à l'heure.

La Dame avait mis une robe blanche pour la dernière nuit du repiquage des edelweiss. Une robe blanche toute simple, à peine serrée à la taille et sans manches. Et comme elle se trouvait juste à la limite de la neige, selon qu'elle se profilait sur la terre sombre ou sur la neige claire, on voyait tantôt un corps blanc sans bras, ni tête, ni jambes, et tantôt des bras, des jambes et une tête sans corps. Mais ses cheveux roux étaient si pleins de lumière qu'ils luisaient roux sur la terre et sur la neige.

Tout autour d'elle on devinait dans l'ombre la corvée de nuit qui s'affairait. Un orchestre de grillons juché sur un rocher plat jouait une marche un peu monotone, mais très entraînante. On n'entendait pas d'autre bruit que la vive musique, les trottinements ou les volettements pressés des repiqueurs d'edelweiss.

La Dame repoussait du pied un pan de neige qui s'obstinait à retomber comme un tapis mal roulé et qui la gênait dans son travail lorsqu'une dispute éclata entre un lièvre et le vieux renard noir de la Grande Combe. Elle reconnut la voix d'un levraut de trois mois.

— Pousse-toi ! disait le levraut.

— Je me pousserai si je veux, dit le renard noir.

Mais le levraut fit claquer ses oreilles d'un air si menaçant que le renard fit un bond en arrière.

— Tu me gênes, poursuivit le levraut. Tu es toujours sur ma route. Tu me fais perdre un temps !...

Et il fit un petit saut en avant en faisant de nouveau claquer ses oreilles. Le renard fit de nouveau un petit saut en arrière.

— Je m'excuse... commença le renard.

— C'est trop commode, fit le levraut en lui coupant la parole.

Et il voulut faire un nouveau bond en avant en claquant des oreilles. Mais il s'aperçut à temps que le renard noir, adossé à un rocher, ne pouvait plus reculer. Et il se contenta de faire un petit saut vertical, pour sauver la face. Mais sans faire claquer ses oreilles.

— Dtt... Dtt... Dtt..., fit la Dame entre la pointe de sa langue et ses dents si nacrées qu'elles paraissaient transparentes.

Tout rentra dans l'ordre, le silence et le travail. Mais on entendit encore le levraut qui disait entre ses dents au renard : « Nous nous retrouverons ! »

Le vol de la chouette du Service des Renseignements était tellement silencieux que la Dame ne l'entendit pas se poser. La chouette replia doucement ses ailes, rentra le cou dans les épaules, abaissa deux fois ses paupières sur ses yeux d'or jaune et laissa tomber son bec sur sa poitrine. La Dame releva la tête.

— Eh bien ? dit-elle.

— Voilà, dit la chouette.

Et elle se tut longuement. Mais la nuit était si belle, si claire, si bleue que la Dame n'eut pas envie de s'impatienter.

— C'est un homme et un petit d'homme, poursuivit la chouette. Le petit a les cheveux rouges et le grand, des cheveux blancs. (La chouette cligna des yeux.) Aussi blancs que votre robe blanche.

— C'est un vieil homme ? demanda la Dame.

— Non, dit la chouette. Il a le même rire que son petit garçon.

Il y eut un nouveau silence tout rempli de l'affairement de la corvée de nuit. Le glacier Noir gronda sourdement sur lui-même comme s'il racontait une histoire à se faire peur.

— Je suis là ! dit tendrement la Dame dans la direction du glacier Noir.

Et l'on entendit le glacier Noir, rassuré, se retourner dans son lit avant de se rendormir.

— Ils n'ont rien à manger, dit la chouette. Et ils sont partis en courant vers le lac. Il paraît que la Mère des truites prend le frais à la surface.

La Dame eut un sursaut et ses yeux verts devinrent tellement foncés que la chouette cligna trois fois des yeux.

— C'est bien ce que je pensais, dit la Dame à mi-voix.

— Je ne crois pas, dit la chouette. Elle réfléchit longuement et elle répéta : « Je ne crois pas. »

— Une opinion n'est pas un renseignement, dit sévèrement la Dame.

— Ils font des moitiés de pont qui ne se rencontrent pas, dit la chouette.

— Ce n'est pas inconciliable, dit la Dame. Elle rêva un long moment et elle poursuivit : « En tout cas, tu es impardonnable de les avoir laissés. Je veux savoir ce qu'ils font. »

La chouette eut un petit rire orgueilleux sous la collerette grise de sa gorge. Elle dit :

— J'ai alerté toutes les hulottes de ma brigade.

— Bien, dit la Dame.

Et déjà la plus grande des hulottes arrivait. Elle se posa à gauche de la grande chouette. Elle dit :

— Ils sont assis au bord du lac.

La chouette répéta : « Ils sont assis au bord du lac. »

— Vous avez fait prévenir la Mère des truites ? demanda la Dame.

— Le Service des Renseignements est là pour renseigner et non pour prévenir, dit la chouette assez sèchement.

— La Mère des truites prend le frais à la surface, dit la hulotte. Juste aux pieds des deux hommes.

— ... pieds des deux hommes, répéta la chouette.

— Je me moque du protocole, dit la Dame à la chouette. Et je n'ai pas besoin d'écho.

Très loin, on entendit la voix ensommeillée de l'écho de la Grande Gorge qui demandait :

— Besoin de moi ?

— Non, dit la Dame dans la direction de l'écho de la Grande Gorge. Non. Tu peux te rendormir.

— Ah ! Bon ! grogna l'écho. Je croyais que vous aviez besoin de moi. Et il se rendormit. Mais chaque écho de l'écho répétait : « Besoin de moi ! »

Et cela faisait une rumeur comme celle du vent qui s'éloigne dans la forêt et qui met longtemps à s'éteindre.

— Ils pêchent à l'épervier ? demanda la Dame. Et il y avait de l'angoisse dans sa voix.

— Epervier !... grommela la chouette. L'épervier n'y voit pas la nuit. Et elle gloussa avec un grand air de mépris.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit ? demanda la Dame.

— Ils ne parlent pas, dit la hulotte. Mais le petit garçon m'a demandé si je voulais être son amie.

— Mes compliments ! dit la Dame.

La chouette souleva ses ailes comme si elle allait répondre. Mais elle se tut.

Déjà la deuxième hulotte arrivait, et elle prit son rang de taille à gauche de la première hulotte, qui se poussa un peu vers la chouette.

— L'homme aux cheveux blancs s'est endormi dans l'herbe. Et le petit garçon a mis les mains dans ses poches, dit la deuxième hulotte. Et elle regarda la première hulotte qui regarda la chouette qui regarda la Dame.

Mais la Dame n'était pas rassurée. Elle dit :

— Il y a tant de choses dans une poche de petit garçon ! Pourquoi n'y aurait-il pas un épervier ? Un

épervier en fils si fins, plié si fin qu'il tiendrait dans une poche de petit garçon.

La chouette eut le même rire de mépris en pensant à cet épervier plié dans cette poche. La première hulotte rit de voir rire la chouette. Et la deuxième hulotte rit de voir rire la première.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit ? demanda sèchement la Dame.

— Ils ne parlent pas, dit la deuxième hulotte, puisque l'homme aux cheveux blancs s'est endormi dans l'herbe. Mais le petit garçon m'a demandé si je voulais être son amie.

— Mes compliments ! répéta la Dame.

Il se fit un grand silence que n'arrivait plus à remplir l'orchestre de grillons ni l'affairement de la corvée de nuit. La nuit tout entière n'était plus que danger d'épervier et petit garçon aux mains serrées sur on ne savait quel terrible secret.

Mais déjà la troisième hulotte arrivait. Elle prit son rang de taille, regarda la deuxième hulotte qui regarda la première hulotte qui regarda la chouette qui regarda la Dame.

— Voilà, dit la troisième hulotte.

— Voilà, répéta la deuxième hulotte.

— Je vous ai déjà dit que je n'avais pas besoin d'écho, dit durement la Dame.

— Voilà, répondit la voix ensommeillée de l'écho de la Grande Gorge.

— Dors, toi ! dit la Dame dans sa direction.

Mais déjà l'écho de l'écho répondait. Puis l'écho de l'écho de l'écho, et ainsi de suite jusqu'au bout du monde des échos. Et cela fit un long brouhaha qui mit longtemps à s'éteindre. Et parfois il renaissait de lui-même, se gonflait doucement pour s'éteindre encore.

Quand le silence fut revenu la troisième hulotte parla. Mais cette fois elle s'adressait directement à la Dame.

— La Mère des truites, dit la troisième hulotte, danse comme une jeune fille à la surface du lac rond.

— Tu veux dire qu'elle chasse ? demanda la Dame.

— Elle ne chasse pas, répondit la troisième hulotte, froissée. Elle danse. Elle danse pour le petit garçon.

Sur la droite, la chouette eut un petit rire satisfait. La première hulotte l'imita. Puis la deuxième. Puis la troisième.

Malgré ses craintes, la Dame des Neiges sentit une grande douceur l'envahir à la pensée de ce petit garçon pour qui la Mère des truites dansait à la surface du lac. Elle ne put s'empêcher de sourire et la vallée tout entière s'emplit de la même lueur laiteuse que le dedans d'une perle. Ce fut soudain si joli que la corvée de nuit tout entière s'arrêta de travailler. Seul, le Chef de musique, qui était très sourd et presque aveugle, continua à battre la mesure devant son orchestre devenu silencieux.

— On dirait un lever de lune à son premier quartier, dit rêveusement un louvart de dix-huit mois.

Il se croyait poète. Et ces gens-là ont la fâcheuse habitude de traduire en mots les plus pathétiques silences.

Un murmure de désapprobation courut sur les bêtes immobiles. Et cette fois la Dame entendit le silence qui venait de se faire. Elle fut soudain très confuse et serra les lèvres. La douce lueur s'éteignit.

Il était plus de minuit. Elle claqua trois fois dans ses mains et elle commanda : « Repos ! » Et comme un rire courait parmi les travailleurs, elle répéta : « Repos ! C'est l'heure du réveillon. »

Il y eut quelques bousculades, vite apaisées, autour de la nappe en lin de lune. La Dame versa dans chaque assiette quelques gouttes d'un liquide ambré qui se changeait aussitôt en une épaisse mousse blanche et lumineuse. On n'entendit plus que le bruit des mâchoires et des becs, quelques soupirs de gourmandise satisfaite. Puis, çà et là, le premier appétit calmé, quelques conversations se firent jour.

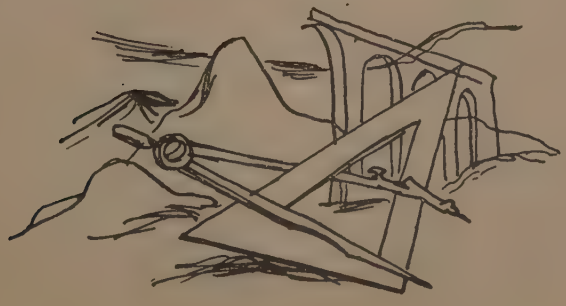
— Fameux ! ce levraut de trois mois, dit courtoisement le renard noir en se penchant vers son voisin qui se trouva être le levraut qui l'avait si fort impressionné tout à l'heure. C'est d'un tendre !

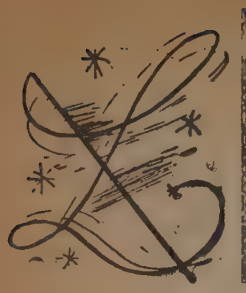
— Affaire de goût ! concéda le levraut. Pour ma part je préfère ce bouquet de thym. C'est d'un craquant ! Et je ne vous parle pas du parfum !

La Dame des Neiges, tout attendrie, considérait rêveusement son peuple attablé. Elle se sentait partagée — déchirée — entre sa responsabilité et la tendresse bizarre qui lui venait pour ce petit garçon qui faisait danser cette Mère des truites qui passe pour la vieille dame la plus revêche du canton. Elle était très inquiète car elle était comptable de toute vie dans la vallée. Et elle savait que l'homme et le petit d'homme n'ont de cesse qu'après avoir détruit toute vie.

— Ce jeune chamois était une merveille, dit un très vieux loup presque infirme.

La Dame lui sourit tendrement et sentit toute sa méfiance lui revenir à l'égard des étrangers. Elle prit soudain un air si buté qu'un grondement de menace courut dans le cercle des bêtes de nuit qui la regardaient. Mais elle claqua dans ses mains. Et tout le monde se remit au travail.





Le lac rond luisait doucement dans la nuit comme s'il avait fabriqué lui-même sa lumière.

Pa dormait depuis longtemps, renversé dans l'herbe, les mains sous la nuque. Et ses cheveux blancs étaient autour de sa tête comme une auréole. Comme il s'était endormi en souriant à son petit garçon, au lac lumineux, à la nuit bleue, il continuait à sourire dans son sommeil.

Un large morceau de nuit avait tourné en silence sur la vallée. Une grande hulotte puis une plus petite s'étaient posées en silence dans l'herbe, derrière le petit garçon. Il ne s'était pas retourné, mais il avait deviné leur présence. A chacune il avait gentiment demandé : « Tu veux être mon amie ? » Mais aucune n'avait répondu.

Un peu vexé, Lou s'était mis à siffloter. Pa remua dans son sommeil. Lou s'arrêta de siffler.

— Tu peux dormir, Pa-si-fatigué ! dit Lou à mi-voix. Je veille sur toi. Je veille sur tout.

— Flac ! fit la Mère des truites avec sa queue sur la surface du lac.

— Chut ! dit le petit garçon. Pa s'est endormi.

La Mère des truites n'avait pas l'habitude qu'on lui parlât sur ce ton. Mais il y avait quelque chose dans la voix du petit garçon qui l'empêcha de le rabrouer. Elle affecta de regarder le rond de lumière qu'elle avait fait avec sa queue à la surface du lac. Le rond de lumière s'agrandit, toucha la rive, revint, se reforma. La Mère des truites était au centre de ces ronds mouvants.

— Je suis le centre du monde, dit la Mère des truites.

— Bien sûr ! fit le petit garçon avec beaucoup de gentillesse.

La nuit était à la fois très noire et très bleue. Le cirque de montagnes était plein de silence jusqu'au bord.

— Tu veux être mon ami ? demanda doucement la Mère des truites.

— Bien sûr ! dit le petit garçon. Il hésita. Mais ce n'est pas commode.

— Tu ressembles tellement à cet enfant que j'ai eu de mon premier mariage ! dit rêveusement la Mère des truites.

— Il avait les cheveux rouges ? demanda poliment Lou.

— Quels cheveux rouges ? fit la Mère des truites. C'était la plus belle petite truite du monde.

Lou savait bien qu'il y avait derrière lui une troisième hulotte, mais, vexé par la grossièreté des deux premières, il se jura de ne pas lui demander si elle voulait être son amie.

— Tu ne voudrais pas faire encore des ronds dans l'eau avec ta queue? demanda Lou. C'est joli.

La Mère des truites eut un petit rire qui fit une grosse bulle à la surface du lac.

— Des ronds ! dit-elle avec un peu de mépris.

Et elle fit un rond magnifique qui s'éloigna avec beaucoup de majesté. Elle le surveilla du coin de l'œil et, juste au bon moment, elle en fit deux autres, coup sur coup, puis un autre encore. Déjà le premier rond revenait, rencontrait les autres, se mêlait à eux, repartait... Et ce fut brusquement à la surface du lac un ballet magique de ronds entremêlés, sans cesse prêts à s'éteindre et sans cesse renaissants.

La Mère des truites, au centre du ballet, dansait une danse silencieuse, presque immobile, tissant autour d'elle les ombres et les lumières comme un filet mouvant.

Elle s'immobilisa, tournée vers le petit garçon. Et les derniers cercles, les derniers reflets vinrent mourir sur elle comme une musique de flûte qui baisse et s'éteint semble se retirer au creux du roseau.

— C'est joli ! dit le petit garçon.

Il entendit derrière lui la troisième hulotte s'envoler, mais il ne se retourna pas. La Mère des truites était maintenant un peu confuse : il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas dansé à la surface du lac ! Et elle n'avait jamais dansé pour un petit garçon... Il y eut entre eux un assez long silence.

Sans qu'on sût d'où elle venait, une lueur laiteuse, une lumière d'intérieur de perle flotta sur la vallée puis s'éteignit. Il devait être plus de minuit. Lou bâilla, sans mettre sa main devant sa bouche — mais sans faire de bruit — pour ne pas réveiller son père.

— Tu as faim ! demanda la Mère des truites.

— Non, dit Lou. Je bâille.

— Parce que si tu avais faim !... continua la Mère des truites sur un ton engageant.

— Je n'ai pas faim, dit Lou. J'ai sommeil.

— C'est dommage, dit la Mère des truites. J'allais te raconter l'histoire de ma première petite truite, celle à qui tu ressembles. Elle poussa un gros soupir qui fit de nouveau une grosse bulle à la surface du lac. Et elle continua : « Elle a fait un mauvais mariage. »

— Je ne songe pas à me marier, dit Lou avec conviction.

La Mère des truites se tut. Mais elle se sentait tout encombrée par son histoire rentrée. Elle demanda :

— Pourquoi dis-tu que ce n'est pas commode d'être ami avec moi ?

— Parce que je vis dans l'air et que tu vis dans l'eau, dit Lou avec une pointe de regret.

— Si tu étais assez ami avec moi, dit la Mère des truites, tu pourrais vivre dans l'eau avec moi.

— J'ai essayé, dit Lou. Il se mit à rire. « Heureusement que Pa n'était pas très loin. Quand il a vu que je ne ressortais pas il est venu me chercher. »

On entendit la voix de Pa, qui depuis un moment semblait dormir mais qui avait tout entendu.

— Je crois, dit Pa, que maintenant tu pourrais vivre dans l'eau... Maintenant que tu as une amie.

Flac ! fit la Mère des truites en frappant joyeusement la surface du lac avec sa queue. Pa entr'ouvrit un œil, vit son petit garçon qui se déshabillait, tout blanc de peau dans la nuit toute bleue. Il l'entendit plonger et il se rendormit.

L'eau du lac rond était à peine plus bleue que le ciel bleu de la nuit. Mais elle devenait plus foncée à mesure que Lou gagnait de la profondeur, immobile sur l'élan de sa plongée, bras et jambes tendus. Elle devenait plus fraîche aussi, et Lou la sentait glisser le long de son corps en longues lanières. Il s'aperçut avec plaisir qu'il n'avait pas envie de respirer.

Il tourna un œil et vit la Mère des truites qui l'accompagnait dans sa course, à hauteur de son épaule, sans un battement de nageoires. La Mère des truites lui sourit affectueusement. Elle dit : « Tu vois bien !... » Et il lui rendit son sourire. Au-dessus d'eux l'eau du lac avait pris une transparence d'opale. Ils arrivaient vers le milieu du lac. Lou devina une roche énorme, la bouche sombre d'une caverne.

— Je sors très peu, dit la Mère des truites. Mais j'aurai toujours plaisir à recevoir ta visite. Et elle se glissa dans la caverne.

— Au revoir, Mère des truites ! cria Lou. Il ajouta : « Mère des truites, je suis ton ami ! » Mais aucune réponse ne lui parvint.

Il donna un coup de talon, se sentit remonter, vit autour de lui l'eau reprendre, de plus en plus claire, sa transparence d'opale, émergea dans le bleu du ciel de nuit, nagea vers la rive où son père dormait en souriant, s'allongea tout nu à côté de lui et s'endormit.

Le ciel d'est s'éclaircissait lentement de cendre bleue comme se terminait le repiquage des edelweiss.

Toute la montagne, entre les neiges éternelles et la forêt était maintenant parsemée d'étoiles blanches qui se mirent à luire faiblement absorbant dans leur duvet la douce lumière naissante.

Déjà quelques ouvriers se redressaient, inquiets un peu devant l'aube qu'ils n'avaient guère l'habitude d'attendre pour aller se coucher. Déjà le renard noir s'approchait sournoisement du levraut de trois mois pour être à portée du saut à la seconde juste où prendrait fin la trêve du travail. Mais le levraut de trois mois, une oreille sur l'œil, s'éloignait discrètement d'autant, comme quelqu'un qui ne pense vraiment qu'à s'en aller dormir.

A la seconde juste où la Dame frappait dans ses mains le levraut fit un bond foudroyant et le renard noir, qui avait fait le même saut avec une demi-seconde de retard, reçut au visage la volée de graviers que le démarrage du levraut avait soulevés.

— Bien fait! dit la Dame en riant de la déconvenue du renard noir.

— C'était pour rire ! glapit le renard. Et il fit claquer ses dents dans le vide.

La Dame riait encore lorsque deux papillons de nuit, aux ailes de velours sombre, lui passèrent au cou le collier qu'ils venaient de faire avec les derniers edelweiss.

— Merci, mes papillons de nuit ! dit doucement la Dame, le cœur tout fondu d'inquiète tendresse. Et elle ajouta : « Mais allez vite vous coucher. »

Les deux papillons furent absorbés par la nuit finissante. La montagne, tout à l'heure toute bruissante de travail, était maintenant déserte et silencieuse. Le ciel tout entier s'était recouvert d'une cendre bleue qui virait lentement au vert.

Toutes les bêtes de nuit étaient rentrées et les bêtes du jour n'étaient pas encore éveillées. La Dame des Neiges ressentit soudain sa solitude. Elle se sentit abandonnée, impuissante, désarmée devant ce danger qu'elle était seule à pressentir. Elle se crut trahie par le peuple même des bêtes qu'elle était chargée de protéger : toutes ces bêtes au cœur si tendre qu'elles se laissaient prendre à la première parole d'amitié. Même le collier d'edelweiss qui brillait maintenant sur la peau brune de son cou n'arrivait pas à l'exorciser de cette peine et de cette rancune.

Sous le ciel plus pâle, toutes les crêtes de la montagne, blanches de neige, se mirent à luire. La vallée était un immense trou d'ombre marqué d'une tache claire, car le lac commençait à refléter le ciel.

La Dame savait que l'homme et le petit d'homme dormaient auprès du lac. Leur seule présence, la seule possibilité du danger qu'ils représentaient rendaient pathétique ce doux reflet, nouaient la nuit sur le cœur battant d'une menace inconnue.

La Dame savait aussi que toutes les bêtes de son royaume, les bêtes de nuit déjà endormies, les bêtes de jour pas encore éveillées, dormaient paisibles — ayant nié le danger — au cœur même de ce danger.

Et elle sentit lui revenir, la dresser, la durcir toute sa vertu de Dame des Neiges. Cette vertu qui était responsabilité. Cette responsabilité qui était d'une reine. Et le royaume la dressa au-dessus d'elle-même. Elle dit à mi-voix : « Les choses ne me trahiront pas, elles ! puisqu'elles n'ont pas de cœur. »

Et elle marcha vers son palais.

u creux le plus profond de son sommeil, le petit garçon rêvait qu'il avait faim. Il rêvait qu'il n'avait pas dîné la veille au soir et qu'il se réveillait devant un énorme bol d'un chocolat si épais que la petite cuillère tenait toute seule debout au milieu du bol. Une montagne de croissants, juste un peu trop cuits, sortis à peine du four, fumait à côté du chocolat. Et chaque croissant, fendu en son juste milieu, était bourré d'une crême de châtaignes plus parfumée que les marrons glacés de Noël.

Une grosse salive lui monta sous la langue et il eut dans la bouche tout le parfum des marrons glacés. Il ouvrit péniblement l'œil gauche et il eut une grande déception. Il était couché dans l'herbe courte. Et il n'y avait devant lui ni croissants ni chocolat. Il eut envie de se rendormir pour garder dans la bouche le parfum de son rêve. Mais il avait tellement faim qu'il ouvrit l'autre œil.

Il constata sans surprise qu'il était couvert jusqu'aux épaules d'une couverture en toiles d'araignée, plus épaisse, plus chaude et plus légère qu'un duvet de cygne polaire.

Et pour qu'il ne pût pas se découvrir en s'agitant dans son sommeil les araignées tisseuses de la nuit avaient attaché leur ouvrage par les quatre coins aux herbes courtes de la prairie.

Pa dormait encore, à côté de lui, sans couverture — mais il ne devait pas avoir froid, car il souriait dans son sommeil.

Lou sentit sur ses paupières la fraîcheur de l'aube. Autour de lui la coupe de montagnes était pleine d'un ciel tranquille et clair comme un lac. Et Lou se demanda si c'était le ciel qui reflétait le lac ou le lac qui reflétait le ciel.

C'est à ce moment qu'il vit, juste au milieu du lac, la surface de l'eau s'émouvoir et frémir, puis se gonfler sous la poussée d'un énorme remous. Emerveillé, il vit se soulever et grandir une gigantesque colonne d'eau plus transparente qu'un arbre de cristal. Il pensa à un volcan. Mais déjà la colonne d'eau s'ourlait à son sommet d'un rebord circulaire qui s'élargit d'un seul coup, se déploya avec un grondement de tonnerre, recouvrit à 100 mètres de haut toute la surface du lac, le déborda et commença à s'infléchir.

Déjà, loin derrière lui, l'énorme vague retombait, refluait, revenait vers le lac avec la vitesse et la violence d'un cheval au galop.

Il eut juste le temps de sortir une main de la couverture de soie, de crocher sa main dans la main ouverte de son père. Soulevés, emportés, culbutés, Pa et Lou, les mains crochées, firent ensemble le plongeon. Ç'avait été si rapide que Pa avait à peine eu le temps d'ouvrir les yeux, mais il n'avait pas eu le temps de s'arrêter de sourire.

Le raz de marée les avait entraînés tous les deux d'un élan au milieu et au fond du lac. La masse entière du lac reprenait déjà son immobilité.

Pa, complètement suffoqué, commençait déjà à entendre les cloches de l'asphyxie et allait se mettre à nager vers la surface lorsqu'il se rappela cette inscription qu'un adjudant corse avait calligraphiée sur son livret militaire : « Très mauvais soldat. Ne sait pas nager. » Pa, qui était sans doute un très mauvais militaire, était un excellent civil, très respectueux — depuis qu'il n'avait plus à l'observer — de cette discipline qui fait la force principale des armées. Il renonça donc à savoir qu'il savait nager et se mit à écouter tranquillement les cloches de l'asphyxie. Mais Lou, sa main crochée dans la main de son père, Lou veillait.

Sans songer à s'étonner de l'inertie et du sourire paisible de Pa, sans s'étonner non plus de l'aisance avec laquelle il évoluait lui-même au fond du lac — lui qui ne savait pas nager — et sans éprouver le moindre besoin de respirer, il fila comme une flèche, traînant Pa par la main, vers le miroir d'opale qu'était, très loin au-dessus d'eux, la surface du lac.

Il nagea si vite à la surface du lac qu'il soulevait devant lui la pointe aiguë d'une vague en forme de V. Il atteignit le rivage, et comme l'adjudant corse n'avait émis aucun doute sur ses talents de grimpeur, Pa se hissa sur la berge, s'ébroua dans ses habits trempés comme un caniche dans ses poils trop longs et se mit à rire.

C'est seulement alors que Lou se souvint de la Mère des truites. Il cria de toutes ses forces dans la direction de la grande roche au milieu du lac : « Merci, Mère des truites ! » Il écouta un moment, mais aucune réponse ne lui parvint. Il sortit de l'eau, regarda son père qui le regardait en riant.

— Merci, petite truite ! dit Pa.

Lou rit avec son nez, ce qui lui fit des yeux encore plus petits que des boutons de bottine, remua ses oreilles qu'il sentait pleines d'eau, cracha trois alevins de truite qui avaient pénétré dans sa bouche entre ses dents trop écartées et dit :

— J'ai faim.

— Tes vêtements ! dit Pa en montrant du doigt quelque chose qui flottait sur le lac.

Lou plongea, nagea, ramena ses vêtements, les étendit sur l'herbe, regarda son père et répéta :

— J'ai faim.

Pa s'était déshabillé, avait étendu ses vêtements sur l'herbe. Le soleil levant éclaira de rose les plus hautes crêtes, toucha les alpages, dépassa la forêt et galopa sur la prairie. L'herbe mouillée, les vêtements étendus, l'homme et le petit garçon nus se mirent à fumer Le soleil était si chaud déjà que tout fut très vite sec. Pa et Lou se rhabillèrent et marchèrent vers la tente qu'ils avaient dressée l'avant-veille sur le premier contrefort de la montagne.

DANS la salle des machines du Palais grésilla une sonnerie de clochettes de muguet. La Dame, qui était assise devant le tableau de commande des Météores, abaissa le levier qui portait l'inscription : « raz de marée », coupa quelques contacts, remit en marche le contrôleur automatique, vit s'allumer les lampes-témoins : Beau Temps, Brise Légère, Soleil Clair. Elle pressa sur un bouton et le pavillon du haut-parleur — un énorme liseron bleu — se tourna vers elle.

— Ici, l'aigle, dit une voix dans le pavillon bleu. Ici l'aigle.

— J'écoute, dit la Dame penchée sur la capsule de pavot qui lui servait de micro.

— Raz de marée terminé, dit la voix lointaine. Raz de marée terminé.

— Bien ! dit la Dame. Ils sont déjà revenus à la surface ?

— Qui ? dit l'aigle. Qui ?

— L'homme et le petit d'homme, dit la Dame des Neiges avec peu d'impatience.

— Oui, dit l'aigle. Oui.

La Dame pensa avec un peu de dégoût à ces deux corps flottant à la surface du lac, déjà tout ballonnés. Elle s'interdit de s'émouvoir à la pensée que le petit garçon ne rirait jamais plus.

Elle allait couper le contact lorsque la voix de l'aigle s'éleva de nouveau :

— Ils se laissent sécher au soleil en dansant sur leurs pieds nus... Ils se laissent...

Mais la Dame, pâle de colère, avait déjà coupé le contact. Elle regarda longtemps avec rancune le tableau de commande des Météores. Une à une les inscriptions défilaient devant ses yeux : Brouillard, Tempête, Gelée... Elle ébaucha un geste de la main vers un levier, hésita...

Pour la première fois de sa vie de Dame des Neiges elle se sentait dépassée par quelque chose qu'elle ne comprenait pas très bien.

EN arrivant près de leur tente, sur le premier contrefort de la montagne du Sud, Pa et Lou virent le loup jaune qui les attendait, assis sur son derrière.

Pa s'arrêta et il adressa au loup un sourire engageant. Le petit garçon s'était approché de la bête, lui grattait la nuque avec les ongles.

— Bonjour, Loup, dit Lou.

— Bonjour, Lou ! dit le loup.

— Je te croyais bête de nuit, dit Lou.

— Je suis un très vieux loup, dit le loup. La nuit, je n'y vois plus très bien.

— C'est mon ami, jeta Lou par-dessus son épaule vers son père.

— Oui, dit Pa. Naturellement. Et il s'approcha.

— C'est lui qui t'a nommé Point Zéro ? demanda le loup en montrant Pa de la pointe du menton.

— Oui, dit Lou. C'est Pa.

— Tu m'as fait mettre aux arrêts de rigueur, dit tendrement le loup. Et il regarda le petit garçon en penchant un peu la tête.

Le petit garçon eut brusquement conscience qu'il touchait à un secret plus palpitant que tous les contes de fées. Ses yeux en boutons de bottine se firent si petits, si brillants qu'ils ne furent plus que des têtes d'épingles, aussi noirs, aussi luisants que le jais. Il fut obligé de baisser la tête pour masquer sa curiosité. Du ton le plus détaché qu'il put prendre — mais sa voix tremblait un peu — il demanda :

— Par qui ?

— Hmm ! fit le loup. Et il serra les dents avec une détermination si farouche que Lou comprit qu'il ne fallait pas insister.

— Je vous ai apporté... reprit le loup.

Pa et Lou virent en même temps, couché dans l'herbe, un levraut de trois mois qui avait encore une goutte de sang frais au coin d'une narine.

— Je sais que vous les mangez pelés, dit le loup sur un ton à la fois plein de mépris et de confusion, mais ça, je ne peux le faire. Je n'ai pas l'habitude.

— Merci, Loup ! commença le petit garçon. Mais une voix pointue, tombée de la branche basse d'un pin au-dessus d'eux lui fit lever la tête.

— Nous vous avons apporté...

Pa et Lou virent en même temps les treize roitelets qui s'étaient rangés par rang de leur petite taille sur la branche. Et ils virent en même temps, au pied de l'arbre, les treize feuilles de bardanne remplies des treize sortes de fruits et de baies dont se nourrissent dans la forêt les roitelets et les hommes.

— Merci, roitelets... commença Lou.

— Peuh ! dit le loup jaune avec son nez... des fruits ! Ça ne vaut pas...

— Il y a temps pour tout coupa Lou en riant.

Pa demanda :

— Les roitelets sont aussi tes amis ?

— Je ne le savais pas, dit Lou en regardant les roitelets. Mais je crois qu'ils sont aussi mes amis. Il ajouta, après un moment de réflexion : Pourquoi pas ?

— Je suis roi dans mon royaume ! dit le plus grand des roitelets. Et j'ai les amis que je veux.

Il y avait dans sa voix un accent de défi, et il se retourna vers la montagne du Nord, comme s'il savait bien à qui s'adressait son défi.

— J'ai préparé le feu, dit sèchement le loup jaune.

Et Pa et Lou virent en même temps le feu préparé.

— C'est moi qui ai donné une de mes branches mortes, dit un mélèze voisin en se penchant un peu. La braise de mélèze est la plus claire qui soit et la plus parfumée.

Le loup jaune haussa les épaules et enchaîna :

— Mais je n'ai pas pu l'allumer. Il ajouta, comme malgré lui : c'est la seule chose au monde qui nous soit interdite.

— Par qui ? demanda insidieusement le petit garçon.

— Hmm ! fit le loup. Et il serra de nouveau les dents.

Pa avait déjà allumé le feu, avait déjà dépouillé et vidé le levraut, l'avait embroché sur une broche de genévrier. Et il tournait la broche placée sur deux fourches de bois.

— C'est mon métier de faire tourner les broches ! dit un écureuil en dévalant en spirale le tronc d'un cèdre. Et il s'installa à la poignée de la broche.

— La vie est belle ! dit Pa en s'allongeant dans l'herbe, les mains sous la nuque, ses cheveux blancs en auréole.,

Lou lui sourit en plissant le nez. Et il se sentit heureux, car c'était un peu à cause de lui que la vie paraissait belle à son père.

Une belle odeur de levraut de trois mois, cuit à la broche de genévrier sur de la braise de mélèze, flotta entre les arbres. Et bientôt l'odeur fut cuite à point : toute dorée à la surface, un peu saignante dans l'épaisseur.

— J'ai faim, dit Lou. J'ai très faim.

— De la viande !... fit le plus grand des roitelets sur un ton de dégoût.

Mais il se tut, car le loup avait fait claquer sa mâchoire, et il n'était pas très sûr d'être hors de portée d'un saut de loup, sur sa branche basse.

Lou avait déjà retiré le levraut de la broche, l'avait partagé, avait tendu la plus grosse moitié à son père. Riant de plaisir, la bouche pleine de viande parfumée, les lèvres et le menton luisants de jus, il mangeait à pleines dents, à pleines mains. L'écureuil tourne-broche s'était assis devant lui, les mains jointes et la queue en panache, et le regardait manger.

Une grosse goutte de salive se gonfla au coin de la bouche du loup, grossit, tomba dans l'herbe. Le loup se lécha le coin de la bouche.

Lou avait remarqué la bulle de salive, la pointe de la langue rouge. Il lui restait une cuisse du levraut, toute dorée, cuite à point. Il la jeta dans la direction du loup, et le loup, presque malgré lui, la happa au vol. On entendit craquer les os fragiles. Le loup ferma les yeux comme s'il voulait cacher son plaisir ou sa honte. Ou peut-être son plaisir et sa honte.

Alors il se passa quelque chose de tout à fait insolite. Il s'était fait d'un seul coup, au moment où les mâchoires du loup avaient claqué sur la cuisse de levraut, un silence bizarre. Sur le premier contrefort de la montagne du Sud, tout s'était tu, et tout regardait ce loup aux yeux fermés.

Le petit garçon le regardait, les lèvres entr'ouvertes. Pa le regardait la bouche pleine, s'étant arrêté de mâcher sa moitié de levraut. L'écureuil le regardait et, de stupéfaction, avait fait un nœud avec sa queue. Les treize roitelets, tous penchés dans le même sens, le regardaient et ils faillirent tous basculer sur la branche basse et tomber. Les sapins et le mélèze se penchèrent pour le regarder. Le feu se haussa sans bruit pour le mieux voir.

Le loup avait toujours les yeux fermés. Il n'avait pas fait un mouvement. Pas un poil de sa fourrure n'avait frémi. Mais il venait de se faire en lui un changement que comprit seul le petit garçon: le loup venait pour la première fois de manger de la viande cuite et il venait de refaire, dans la vallée perdue, le chemin qui séparait le dernier loup du premier chien.

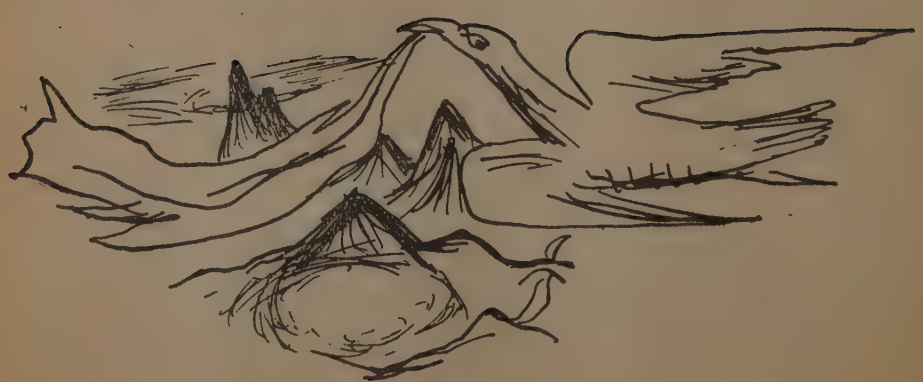
Le petit garçon sentit passer un regret, coupant comme une lame de couteau, amer à mâcher comme une feuille de noyer : c'était si beau d'avoir un loup pour ami !... Et il n'y avait plus de loup.

L'écureuil avait sauté dans un sapin. Les treize roitelets s'étaient envolés sur la pointe des ailes. Le feu s'était recouché. Les sapins et le mélèze avaient repris leur air indifférent.

Le loup s'était écrasé sur ses pattes. Les yeux mi-clos, il rampait vers le petit garçon. Quand il fut près de lui, il lécha ses pieds nus avec un petit gémissement d'angoisse. Il avait un air si malheureux que le petit garçon le prit à pleines mains par l'épaisse fourrure de ses joues et lui murmura à l'oreille :

— Je te demanderai tant d'amour que ce sera quand même très difficile.

Et le loup lui lécha le visage d'un large coup de langue.



HEURE par heure, des messagers rapportaient à la Dame la nouvelle des dernières trahisons de son peuple de bêtes. Elle savait déjà que les roitelets l'avaient abandonnée, après la Mère des truites, que l'écureuil avait tourné la broche, que le mélèze lui-même avait donné une de ses branches. Mais le reniement du grand loup jaune l'avait atterrée. Elle ne comprenait pas. Elle ne pouvait pas comprendre.

La crainte de l'homme et de tout ce qui est de l'homme était, dans la vallée, la sagesse suprême et la seule science, fondation et clef de voûte du royaume. Et voilà que cette crainte se retirait et le royaume tout entier était ébranlé, bâti sur le vide, noué sur le vide.

Ç'aurait été si simple, si clair, si facile, si cet homme et son petit avaient — comme les autres hommes qui avaient traversé la vallée — tué, meurtri, abîmé. Ç'avait été si facile, les autres fois, de dresser le peuple tout entier pour la défense du royaume.

Mais ceux-là ne menaçaient pas le royaume. Et le royaume chancelait.

La vallée perdue n'était pas un paradis d'où la crainte, la souffrance et la mort eussent été bannies. Pas du tout un pays de conte de fées. Ici, comme partout sur la terre, l'amour et la mort commandaient la vie. Ici comme partout, le loup, l'aigle et la truite tuaient pour vivre. Ici comme partout, la peur et le désir étaient les deux pôles de la vie... Alors, pourquoi refuser, rejeter l'homme qui n'apporte avec lui qu'un peu plus de désir et de peur ?

Mais la Dame savait bien que l'homme abîme, meurtrit et tue sans raison — pour le plaisir — son plaisir d'homme, plus exigeant, plus incompréhensible que la soif de sang de la belette.

Elle avait vu trop souvent les hommes aventurés dans la vallée fouler sans respect les fleurs les plus précieuses, arracher les plantes les plus rares pour les abandonner dix pas plus loin, faucher d'un coup de pied les arbres naissants, détruire les nids et les couvées, tuer les mères pleines ou celles qui allaitaient encore, empoisonner dix mille alevins pour emporter une truite...

Elle les suivait à la trace, redressant les arbres tordus, recueillant les petits qui ne verraient plus revenir leur mère... mais elle ne pouvait pas toujours sauver ce qui était abîmé ou compromis.

Elle avait vu un jour un chasseur de chamois massacrer une harde entière : le grand mâle, plusieurs mères suitées, les chevreaux d'un an et tous les chevreaux de l'année à peine assurés sur leurs pattes. Toutes les bêtes de la harde, acculées dans une sangle, avaient été blessées ou affolées, avaient sauté dans le vide, fracassées au fond de l'inaccessible abîme. Seul, un chevreau de six semaines, tué raide, était resté sur place. Et la Dame des Neiges avait vu le chasseur se pencher sur le dérisoire trophée avec le rire ignoble des bouchers.

Elle avait alors décidé d'interdire aux hommes l'accès de la vallée perdue. Et, parmi les hommes, une tradition s'était établie depuis très longtemps que toute incursion y tournait fatalement au désastre ! C'était un pays où les rochers les mieux assurés basculaient sans raison, où des crevasses s'ouvraient à vos pieds dans la glace la plus compacte, où le brouillard se levait en plein midi de juillet, où les tempêtes de neige les plus imprévisibes pourchassaient férocement ceux qui osaient s'y aventurer.

Depuis très longtemps aucun homme n'avait osé franchir la ligne de crêtes qui fermait la vallée perdue.

Et voilà que cet homme et son petit avaient transgressé la loi. Et — comble d'horreur ! — la Dame devinait que cet homme était là pour violer cette solitude, pour établir le projet d'une route — partie du pays des hommes, arrivant au pays des hommes — et qui traverserait la vallée pour permettre aux hommes de la souiller plus facilement.

Ceux-là n'avaient rien abîmé, rien sali. Ils n'avaient pas mangé, pour n'avoir pas à tuer. Ils s'étaient installés avec cette sorte d'impudence tranquille qui pouvait le mieux en imposer aux bêtes du royaume. Et toutes les bêtes s'étaient couchées à leurs pieds.

Malgré son inquiétude, il lui était venu une sorte d'amitié pour ces deux êtres qu'elle commençait à connaître à travers les rapports qu'on lui en faisait. Car elle était femme aussi, en même temps que reine d'un royaume.

Elle savait que l'homme aux cheveux blancs avait le sourire tranquille d'un petit garçon. Et elle savait que le petit d'homme regardait les choses et les bêtes avec un regard émerveillé dans ses yeux en boutons de bottine.

Elle avait très peur d'elle-même, car elle savait maintenant qu'il était impossible de résister à l'amitié qu'ils tendaient devant eux comme des bras. Mais son devoir de Reine d'un royaume était de défendre le royaume contre cette amitié.

Elle dit : « Je les sauverai malgré eux. » Et on ne savait pas — elle-même ne le savait pas très bien — si elle s'adressait aux bêtes du royaume ou aux deux étrangers.

Pa aurait bien voulu faire un petit somme sur l'herbe douce du premier contrefort, pour digérer en paix le levraut cuit à la broche et les treize sortes de fruits et de baies qui avaient constitué son petit déjeuner. De surcroît son réveil brutal au bord du lac sous le raz de marée et son plongeon forcé l'avaient tout de même un peu secoué. Et il était d'avis qu'il n'y a rien de mieux qu'une bonne sieste pour vous remettre les idées en place. Mais il avait aussi — au plus haut point — la conscience du devoir. Il se mit sur son derrière, bâilla avec beaucoup de soin et dit :

— Au travail ! Mais il était prêt à s'endormir, comme il était là, assis sur l'herbe douce.

— Au travail, dit Lou en se levant. Et le loup jaune se leva avec lui.

Pa bâilla de nouveau, regarda le petit garçon et le loup, et leur sourit gentiment.

— Je n'ai pas besoin de toi, aujourd'hui, dit Pa. Je n'ai pas besoin de Point Zéro. Je te donne jeudi.

— Chic ! dit Lou. J'avais justement envie que ce soit jeudi, aujourd'hui.

La mère sanglier qui passait en bordure de la clairière suivie de ses cinq petits sagement alignés, se retourna vers eux et dit : « C'est jeudi ». Et les marcassins, dans leur robe rayée, se mirent à sauter sur place et à se bousculer. Puisque c'était jeudi.

— Tu viens Loup ? dit le petit garçon en posant la main sur l'épaule du grand loup jaune.

— Bien sûr, que je viens, grommela le loup, comme s'il répondait à une question tout à fait inutile. Et ils partirent en trottant, aussitôt disparus entre les arbres.

— Il court déjà comme un loup, dit un sapin avec un peu d'orgueil dans la voix.

Il s'était penché pour suivre la course du petit garçon. Il se redressa et croisa les mains sur son estomac : une attitude qu'il aimait beaucoup depuis qu'il avait été promu arbre de Noël, et qui lui donnait une haute idée de sa dignité.

Un tendre sourire flottait encore sur les lèvres de Pa, lorsqu'il arriva à ce ravin où il avait eu tant de peine, la veille, à faire se rencontrer les deux moitiés de son pont à six arches.

Il avait aujourd'hui plus que jamais, grand besoin d'un Point Zéro solidement établi au centre du monde, car son projet, son calcul de route arrivait — franchi le pont aux sept piliers — à une série d'escarpements horriblement difficiles à faire franchir à une route. Mais il avait senti que Lou avait une telle envie que ce soit jeudi, qu'il n'avait pas le moindre regret.

Machinalement, il regarda vers le centre de la prairie ovale, où le nez retroussé de son petit garçon marquait d'habitude le centre du monde. La prairie, toute blonde de soleil, était déserte. Il dit à mi-voix :

— Pourquoi le centre du monde n'aurait-il jamais de jeudi ?

Et il se sentit plein d'un très grand courage. Et de taille à faire franchir, tout seul, à son calcul de route n'importe quel escarpement.

Il commença son travail, de l'autre côté du ravin que son calcul de pont à sept piliers survolait maintenant de ses lignes pures à l'encre de Chine.

Il avait beaucoup de difficultés pour mesurer ses distances dans ce terrain tourmenté où pour maintenir son étalon de pas (63 centimètres 18 millimètres récemment vérifiés au Pavillon de Breteuil) il risquait à chaque enjambée de se casser la figure.

Ça n'était d'ailleurs pas très commode, cette unité de mesure à deux décimales, et il avait souvent maudit le sort qui l'avait affublé d'une ouverture de jambes aussi insolite au lieu de le doter d'un pas arrondi à la dizaine. Mais ce matin il était si heureux du bonheur de son petit garçon qu'il ne s'embrouilla pas une fois dans ses calculs et ne se tordit pas une seule fois les pieds.

Il mesurait les angles, en direction, en écartant plus ou moins la pointe de ses pieds sur ses talons joints, et il était arrivé à une telle précision qu'il se trompait rarement de plus de cinq secondes. Pour mesurer les angles de site, il se couchait à terre après avoir bu un bon coup au ruisseau le plus proche, et l'inclinaison du niveau d'eau dans son estomac lui donnait la pente avec une précision largement suffisante. Il avait au surplus une telle facilité pour le calcul mental et une telle mémoire, qu'il n'avait jamais besoin de tracer le moindre croquis ni de poser aucune opération. Le plan et le calcul de son projet de route étaient là, dans sa tête, aussi détaillés, aussi précis que dans le dossier d'étude le plus fouillé.

Ce matin, Pa travaillait dans une grande allégresse. La joie de son petit garçon lui donnait cette sorte de lucidité, de facilité toute puissante, que donne le paisible bonheur.

Il avançait très vite, le long de cette route que son esprit bâtissait à travers éboulis et rochers, et il venait de concevoir une aérienne corniche qui ferait pâlir tous ses confrères, lorsqu'il vit se former devant lui un minuscule flocon de brume.

Il était couché à plat ventre au bord d'un ravin dont il mesurait de l'œil la profondeur. Très bas au-dessous de lui un ruisseau coulait à petit bruit, entre des rochers polis, s'étalait en lame bleue à tous les paliers de roche. C'est sur une de ces lames, comme s'il naissait de l'eau elle-même, que le flocon de brume s'était formé.

En quelques secondes le ravin tout entier s'était empli d'une brume bleue, très légère et à la fois si opaque qu'on ne distinguait plus rien au fond de la gorge.

Pa se retourna brusquement sur le dos pour voir ce qui — dans le ciel — pouvait expliquer cette inexplicable naissance du brouillard. Entre les bords éclatants de la coupe de montagnes, le ciel avait pris tout entier cette valeur juste de bleu-noir qui affirme le grand beau temps en haute montagne.

Il y avait au-dessus de lui, dans l'amoncellement de rochers, un très vieux pin tout tordu, bas sur pattes, accroché aux rochers de toutes ses racines torses, déployant dans le ciel un panache tourmenté de branches. Et, dans le mouvement qu'il avait eu pour se retourner, Pa avait eu le temps de percevoir un mouvement derrière l'arbre, comme de quelqu'un, surpris à le guetter, et qui se serait rapidement dissimulé. Une ombre blanche, une fumée — quelque chose de si fugace, de si irréel que Pa pensa avoir rêvé.

Il regarda de nouveau dans la gorge : le niveau de la brume avait encore monté. Elle commençait maintenant à déborder les deux rives du ravin. Il se leva, et s'aperçut qu'il ne voyait plus ses pieds. Au-dessous du premier contrefort la prairie tout entière était maintenant recouverte d'une brume bleue que le grand soleil blanchissait et irisait par endroits. De tous les ravins, de toutes les gorges, de tous les creux de la montagne, montait et débordait cette même brume bleue qu'il avait vu naître à ses pieds.

Et la vague s'étendait, s'élargissait. Chaque vague née de chaque creux rejoignait la vague voisine, s'étalait. Déjà Pa ne voyait plus ses genoux. Il était debout au-dessus d'un lac de brume qui montait

lentement, épousant tous les contours de la montagne.

Pa étendit les mains devant lui : elles ressemblaient déjà à des mains de fumée. Il sentit son visage atteint lentement par quelque chose de doux et de frais. Les yeux levés, il vit que le ciel avait pâli, comme s'il le regardait à travers une fine gaze. Les rochers qui le dominaient se voilaient lentement, semblaient reculer. Le pin tordu disparut. Puis le soleil perdit son éclat, devint un disque roux de plus en plus sombre, s'éteignit.

Pa était maintenant le centre d'une boule translucide très faiblement lumineuse et presque froide qui l'encerclait de toutes parts, le laissait seul au milieu du monde disparu.

— Je suis devenu le centre du monde, dit-il à haute voix.

Il crut entendre un rire léger tout près de lui. Il crut voir passer dans l'ombre blanche une ombre plus doucement blanche. Mais là encore il crut avoir rêvé.

D'un geste gauche, comme s'il n'avait jamais su marcher, il avança son pied invisible, tâta doucement devant lui de la pointe des orteils, rencontra une pierre, la sentit instable, retira son pied.

Il pensa que son petit garçon devait être lui aussi perdu dans le brouillard. Il avait envie de retrouver Lou, de prendre dans sa main la petite main brûlante, de voir se lever sur lui ses petits yeux perçants comme des vrilles, d'entendre son joyeux rire.

C'est juste à ce moment, comme il allait se mettre en marche dans la nuit blanche, qu'il reconnut la voix de petit Lou. C'était une voix étrange, comme étouffée par la distance et par la brume, et pourtant très proche : une voix qui criait à voix basse. Mais c'était bien la voix de son petit garçon.

— Ne bouge pas ! dit la voix.

Et elle était si impérieuse que Pa suspendit son mouvement. Il appela :

— Lou !... C'est toi, Lou ? Mais rien ne répondit à son appel.

C'est alors qu'il s'aperçut qu'une trouée s'était faite dans la brume, derrière lui, dans la direction opposée à celle qui l'aurait ramené vers la tente. C'était comme un couloir qui se creusait entre deux murs de brume, un tunnel de lumière où on distinguait très nettement les rochers et le bas des troncs d'arbres.

Pa se mit à marcher dans le couloir qui s'ouvrait ainsi devant lui. Il se disait qu'il trouverait bien l'occasion d'obliquer, de reprendre le chemin du premier contrefort. Mais chaque fois qu'il essayait, il se heurtait à la brume comme à un mur.

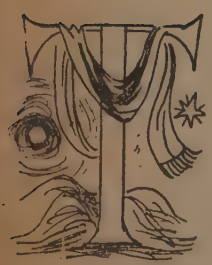
Il s'arrêta, à la fois furieux et inquiet. Il avait vaguement conscience que quelque chose — quelqu'un — une volonté étrangère à la sienne, le poussait, le dirigeait. Et il n'avait pas l'habitude, pas l'habitude du tout d'obéir à qui que ce fût au monde... sinon à son petit garçon. Il réfléchit un long moment. Il sentait bien que ce couloir ouvert sous ses pas voulait l'empêcher de retrouver la tente, le conduire hors de la vallée. Il voulut revenir en arrière. Mais le tunnel s'était refermé derrière lui, sur ses talons.

Il allait se mettre en colère, prendre le risque de foncer dans la brume, vers la tente où devait l'attendre son petit garçon, quand il entendit de nouveau la voix lointaine et basse :

— Surtout ne bouge pas !

Ce fut si doux, brusquement, qu'il sentit une grande sécurité l'envahir, et qu'il se mit à sourire. Et il comprit qu'il avait gagné car, devant ce sourire, le couloir de lumière venait de disparaître, de se refermer avec le frémissement furieux d'une ruche en colère.

Alors Pa s'allongea avec beaucoup de précautions sur un rocher plat, bâilla trois fois et s'endormit.



Tout près de Pa endormi, et qui souriait toujours dans son sommeil, la brume frémit, sembla s'entr'ouvrir. Une longue forme blanche se précisa, doublée d'une forme brune, longue et basse.

La Dame des Neiges, sa main gauche posée sur la nuque de l'ours de la Grande Forêt, fit encore quelques pas. Et tous les deux étaient tellement silencieux sur leurs pieds nus qu'on eût pu croire que c'était la brume elle-même qui avait pris forme d'ours brun et de Dame des Neiges. Ils s'arrêtèrent tout près du dormeur.

La Dame était vêtue d'une robe blanche à longues manches, ajustée comme un fourreau et taillée dans un tissu plus doucement lumineux encore que la brume. Ses cheveux roux s'adoucissaient dans le brouillard de reflets d'argent. Elle avait mis ses lunettes à percer la brume. Elle les enleva pour regarder mieux Pa endormi.

— Il n'a pas l'air si méchant que ça ! dit l'ours qui s'était penché lui aussi. Mais si tu veux que je lui ouvre le ventre !...

Et il leva sa patte droite armée de griffes plus longues, plus dures, plus tranchantes que des lames de couteau.

— Non, dit précipitamment la Dame en serrant la main sur l'épaisse fourrure.

Pour ne pas éveiller le dormeur, ils parlaient « ours » cette langue plus sourde, moins sonore que la plus légère brise.

— Il faudrait savoir ce que tu veux ! grommela l'ours en regardant la Dame de bas en haut.

— Je veux qu'il s'en aille, dit la Dame. Et elle avait dans ses yeux verts une lueur têtue et une moue boudeuse sur les lèvres. Elle ajouta : « Mais je ne veux pas qu'il meure ! »

— Tu as pourtant fait ce qu'il fallait pour qu'ils restent tous les deux au fond du lac ! dit l'ours.

La moue s'accentua encore sur les lèvres rouges. On eût dit qu'elle avait envie de pleurer.

— Je ne savais pas... dit doucement la Dame.

Ils se turent un long moment. Pa était endormi dans son sourire au milieu du monde de brume. Et la Dame et l'ours étaient penchés sur lui.

— Celui-là n'est pas méchant, dit pensivement la Dame. Mais avec son idée de route il va nous amener les autres. Et elle répéta : « Je veux qu'il s'en aille. »

— Tu veux que je le pousse ? demanda l'ours. Et il fit rouler les muscles de ses épaules sous sa fourrure.

— Non, dit la Dame. Il a résisté au chemin de

lumière que je lui ouvrais... Il te résisterait aussi... Elle se tut, puis elle dit : « C'est l'amour de son petit garçon qui l'a retenu... »

— Celui-là !.... fit l'ours. Et il fit grincer les couteaux de ses griffes.

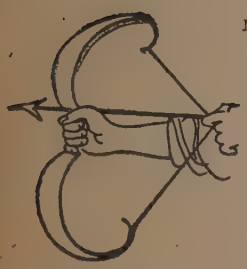
— Non, dit doucement la Dame.

L'ours haussa les épaules et, pour montrer sa réprobation, il s'assit sur son derrière et croisa les bras sur sa poitrine.

Alors la Dame des Neiges fit encore un pas, le pas qui la séparait de l'homme endormi. Elle parut se détacher du brouillard, se séparer de la bête attentive — abandonner un monde pour en choisir un autre. (Et ce fut si net que l'ours gémit doucement. Mais elle ne l'entendit pas.) Elle se penchait vers Pa. Elle voyait, de plus en plus proches, les cheveux blancs, le front lisse, les paupières fermées sur ce regard qu'elle ne connaissait pas. Elle eut envie de relever ces paupières de la pointe du doigt, mais elle ne le fit pas car elle était sûre que les yeux cachés étaient d'un bleu très doux. Elle avança doucement une main, effleura cette plage douce qui sépare l'œil de l'oreille, sentit sous sa main une tiédeur dont elle fut bouleversée.

Elle s'aperçut à la fois que sa main tremblait et que l'homme souriait dans son sommeil encore plus tendrement que tout à l'heure.

Alors elle partit en courant, la bête sur ses talons, plus silencieuses toutes les deux qu'une fumée, aussitôt disparues dans le brouillard lumineux.



En quittant la clairière, après le déjeuner de levraut rôti et de fruits, le petit garçon et le loup avaient couru longtemps côte à côte. Le loup trottait de sa longue allure de loup, la croupe basse, la queue traînante, un peu oblique sur la la ligne de sa course. Et Lou s'appliquait à trotter loup, soulevant à peine les pieds, un peu oblique lui aussi sur sa ligne de trot.

Ils franchirent ainsi un grand nombre de vallonnements et de ravins, s'élevant lentement dans la montagne. Chacun surveillait son voisin du coin de l'œil pour se maintenir à sa hauteur. Et ils étaient si heureux d'être ensemble et de trotter sans fatigue dans le beau matin clair qu'ils se regardaient de temps à autre en riant.

Ce n'est que très longtemps après avoir quitté la clairière du premier contrefort que le loup demanda par-dessus son épaule sans s'arrêter de courir :

— Où vas-tu ?

— Je ne sais pas, dit Lou. Et toi où vas-tu ?

— Je ne sais pas, dit le loup.

— C'est jeudi, dit Lou.

Et le loup sentit qu'il n'y avait pas besoin d'autre explication. Ils rirent tous les deux et ils continuèrent à trotter.

Ils avaient maintenant dépassé, s'élevant lentement sur leur ligne de course, la région de la pleine forêt. Ils atteignaient les alpages. Les pins, les cèdres, les fayards avaient fait place aux mélèzes. Et les mélèzes s'espaçaient sur les hautes prairies plus fleuries que des parterres de jardins, plus blondes sous le jeune soleil que des champs d'avoine mûre.

Lou s'arrêta, se laissa tomber d'une masse dans l'herbe fleurie, jambe de ci, jambe de là, les bras en croix, les yeux fermés, riant de toutes ses dents mal plantées.

— Fatigué ? demanda le loup.

— Non, dit Lou. C'est aussi le jeu, de s'étendre dans l'herbe.

— Regarde, dit le loup.

Ils étaient arrivés au bord d'un pré en terrasse, suspendu au-dessus de la vallée. Le petit garçon s'accroupit au bord de la terrasse, un bras passé sur les épaules de la bête.

A leurs pieds l'immense forêt dévalait, épousant chacune des courbes de la montagne, coupée de sombres ravins et d'éboulis de pierres bleues, jusqu'à la prairie qui semblait, vue de si haut, un lac tranquille. Au bout de la prairie le petit lac rond brillait doucement comme une pièce d'argent oubliée dans l'herbe.

— C'est joli, dit Lou.

— Joli ! demanda le loup. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Le petit garçon regarda attentivement son compagnon. Il sentait que la simple question du loup venait de poser un problème difficile à résoudre. Il essaya de traduire :

— Soleil sur les épaules... Ventre plein. Il regarda vers la forêt : « Odeur de levrauts... » Et il résuma : « On est bien. »

— A la bonne heure ! dit le loup.

Mais Lou était trop heureux ce matin pour avoir envie de réfléchir. Et puis c'était jeudi.

Il se jeta soudain sur le loup, sans prévenir, crochant à pleines mains dans l'épaisse fourrure des épaules. Ils roulèrent tous les deux à terre et ce fut, dans l'herbe haute toute fleurie, une terrible bataille.

Riant, soufflant, grognant de fausse colère, criant de joie, les deux amis se roulaient dans l'herbe, tantôt dessus, tantôt dessous, dents découvertes, poings fermés, à grands moulinets de bras, de jambes et de pattes entremêlées, noués, se dénouant, tournant l'un sur l'autre, mordant à pleine bouche, crochant à pleines mains... dansant, chacun pour soi, chacun pour l'autre, la danse de la joie de vivre et d'être fort.

L'herbe foulée sentait âcre, sous le soleil. Et les fleurs mêmes, ces fleurs de montagne qui n'ont pas d'odeur de fleur, sentaient l'herbe écrasée.

L'aigle de garde au sommet du ciel de la vallée se laissa tomber à la verticale de plusieurs centaines de mètres pour voir de plus près la bataille. Dans son cœur il préférait que ce soit le petit garçon qui fut tué : sa viande serait plus tendre que celle du vieux loup.

— Je vais te faire mal, dit le loup essoufflé.

— Mal ! dit Lou. Ça ne fait rien. C'est bon.

— Tu saignes ! dit le loup d'un ton de reproche.

Lou lécha son bras gauche qui saignait un peu, au-dessus du poignet, regarda le loup et dit fièrement :

— Toi aussi.

Le loup saignait à l'une de ses oreilles. Il secoua la tête. Ils se mirent à rire en même temps. Le petit garçon essuya d'un revers de bras son visage luisant de sueur et se laissa tomber à la renverse, les bras en croix. Le loup se coucha à côté de lui, la tête sur un

des bras étendus et, tous les deux en même temps, ils firent semblant de s'endormir.

Mais chacun s'aperçut que l'autre le surveillait, le regard en coin sous les paupières mi-baissées. Ils rirent en même temps, se trouvèrent en même temps assis sur leur derrière, côte à côte. Là-haut, l'aigle, ulcéré, avait repris son altitude d'un furieux coup d'ailes.

— Ce n'est pas un jour pour dormir, le jeudi, dit Lou.

— Bien sûr ! dit le loup jaune.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Lou.

— Je ne sais pas, dit le loup. Ce que tu veux. Il le regarda tendrement et dit : « Tu veux que je chasse pour toi ? »

— Non, dit Lou. Je n'ai pas faim.

— Alors quoi ? dit le loup.

— Alors rien, dit le petit garçon. On est bien.

Il regarda le loup, droit dans les yeux. Si longuement que le loup, gêné, baissa les paupières et avala sa salive.

— Quoi ? dit le loup. Et sa voix était un peu rauque, comme lorsqu'on a la gorge trop sèche.

— Rien, dit Lou. Mais il le regardait toujours. Il murmura : « Tu m'as dit qu'on t'avait mis aux arrêts de rigueur... » Il voulait paraître indifférent, mais le loup vit courir la pointe violette d'une flamme au fond des yeux noirs. Il ajouta, en détournant les yeux : « Qui est-ce qui vous interdit d'allumer du feu ? »

Le loup s'agita, gêné, inquiet. Il dit :

— Ne me demande rien. Et il s'accroupit aux pieds du petit garçon en le regardant d'un air suppliant.

— Oh ! dit le petit garçon d'un air détaché, c'était pour parler ! Il regarda le loup. « Au fond, ça ne m'intéresse pas. » Il insista : « Pas du tout. » Et il se mit à siffloter entre ses dents mal jointes.

Le loup, qui aurait très bien admis des reproches ou des insultes, ne put pas supporter ce petit sifflement indifférent.

— Lou ! dit le loup sur un ton désespéré.

— Quoi, dit Lou.

— Ne siffle pas, dit le loup. Ne siffle pas comme ça !

— Pourquoi ? dit Lou. Et il se remit à siffler.

— Si je te le dis ! dit le loup, tu t'arrêteras de siffler.

— Je ne sais pas si ça vaut la peine, dit Lou froidement. Et il se remit à siffler.

— Je crois que ça vaut la peine, dit le loup à bout de forces. Mais arrête-toi de siffler.

— Dis toujours ! dit Lou.

Et il arrondit les lèvres pour se remettre à siffler. Mais il y avait une telle supplication dans les yeux du loup qu'il se tut.

— C'est... dit le loup à mi-voix, c'est la Dame des Neiges.

Le petit garçon se trouva debout comme si un pétard lui était parti au derrière.

Il répéta doucement, tendrement : « La Dame des Neiges ! » Et il avait un air tellement émerveillé que le loup se sentit pardonné d'avoir trahi.

— Assieds-toi ! dit affectueusement le loup.

Le petit garçon était debout et ses yeux, perdus au loin ne paraissaient plus pointus du tout. Il s'assit à côté du loup, lui mit de nouveau un bras autour du cou, appuya son visage contre la tête de la bête, et ils restèrent un long moment silencieux. S'ils n'avaient pas, l'un et l'autre, respiré un peu trop fort, personne n'aurait pu deviner qu'ils étaient l'un et l'autre très émus.

Le silence dura si longtemps que le loup, inquiet, s'écarta un peu, regarda le petit garçon. Le petit garçon était là, devant lui, regardant dans le vide, assis sur son derrière et les genoux remontés, comme tous les petits garçons fatigués d'avoir trop joué. Mais il avait en lui, sur lui, une telle lumière que le loup resta stupéfait. On aurait dit que le petit garçon s'était refermé, s'était serré tout entier sur une douce et tiède lueur, et qu'il n'arrivait pas à l'empêcher de rayonner. Il répéta tendrement : « La Dame des Neiges ! » Et il avait toujours le même air émerveillé à la fois et un peu endormi.

— Le brouillard ! dit brusquement le loup qui avait réussi à détacher son regard du petit garçon, et qui regardait maintenant vers la vallée. Et il grogna sourdement.

Le petit garçon parut se réveiller, battit plusieurs fois des paupières, regarda à son tour.

Tout le fond de la vallée était recouvert d'une brume bleue, douce comme un duvet, plane comme le niveau d'un lac, et qui s'étalait lentement, pénétrait dans chaque repli de la montagne, s'élevait avec une sorte d'implacable douceur.

Lou pensa tout de suite à son père : son père tout seul dans la montagne, et qui mesurait les angles avec ses pieds et les hauteurs avec son estomac. Il fut tout de suite très inquiet, car il savait que Pa avait une forte propension à mépriser les météores. Il essaya de distinguer le point noir qui devait être son père, quelque part dans la montagne, mais il ne vit rien. Rien que des arbres et des rochers au-dessus de la brume qui s'élevait lentement.

Il regarda le loup, interrogea du menton avant de poser la question :

— La Dame des Neiges ?

— Oui, dit sourdement le loup en baissant la tête.

Lou eut une illumination. Il demanda :

— Le raz de marée aussi ?

Le loup baissa un peu plus la tête, mais sans répondre.

— Elle est donc si méchante ? dit Lou, les dents serrées.

Toute lumière, toute douceur avaient brusquement disparu de lui, comme balayées par un vent froid. Il lui vint une brusque colère contre cette Dame des Neiges attachée à faire souffrir son père. Et en même temps l'immense amour — cet amour un peu protecteur qu'il avait pour ce père si désarmé — le souleva, le projeta hors de lui-même.

En un éclair, il vit Pa, Pa avec son clair visage sous les cheveux blancs et son sourire paisible, il vit Pa, perdu dans le brouillard, marcher en titubant entre les précipices. Il pensa, de toutes ses forces, de tout son amour : « Ne bouge pas ! » Et c'est cette voix muette que son père, perdu dans le brouillard, avait une première fois entendue.

Lou pensait de nouveau à la Dame des Neiges. Il pensa de nouveau : « Elle est donc si méchante ? »

Aucun son n'était sorti de sa gorge serrée. Mais le loup répondit :

— Elle n'est pas méchante.

— Alors ? demanda Lou. Alors ! Pourquoi ?

Le loup haussa les épaules. Il dit :

— Elle ne veut pas que les hommes viennent dans la vallée. Il regarda le petit garçon et le petit garçon comprit qu'en ce moment le loup n'était pas son ami. Pas du tout. « Dans un sens, elle a raison », grommela le loup.

Lou avait compris que le loup n'était plus son ami parce qu'il avait trop de chagrin. Il dit doucement :

— Je ne suis pas un homme. Et il vit reparaître la douce lueur d'amitié dans les yeux du loup. Il ajouta : « Et Pa non plus n'est pas un homme. » Il conclut, d'un ton péremptoire : « C'est Pa. »

— Je ne comprends pas, dit le loup. Et il ne restait plus dans sa voix qu'un très petit reste de manque d'amitié.

— Rappelle-toi ! dit Lou en regardant le loup droit

dans les yeux. Et le loup se rappela l'homme et le petit garçon assis auprès du feu, sur le premier contrefort.

— C'est vrai, dit doucement le loup.

— Alors, demanda Lou.

Le loup regarda dans la direction de la montagne du Nord et se tut. Lou pensa de nouveau à son père. Une sourde inquiétude subsistait en lui, car il savait que Pa était plus têtu qu'une mule rouge. Il se pencha vers la vallée qui ressemblait maintenant à un cratère rempli à moitié de brume lumineuse. Il vibrait comme une corde tendue.

Il répéta au fond de son cœur : « Surtout, ne bouge pas ! » Et cette voix muette qui s'élevait de lui était si impérieuse, si sûre de son amour et du pouvoir de son amour qu'il se sentit brusquement rassuré. Il sut que, du fond de la brume, Pa avait dressé l'oreille vers cette voix. Il sut que Pa s'était arrêté, s'était assis, s'était couché et que, déjà, il dormait avec son sourire paisible sur son visage. Alors il se mit à rire en silence. Il riait de partout : du front, du nez, de ses yeux aigus, de ses dents mal plantées.

— Tu ris ? demanda le loup, un peu choqué.

— Je ris, dit Lou.

Et il décocha dans l'épaule du loup un tel coup de poing que le loup s'en alla rouler à trois mètres.

OYONS sérieux ! dit Lou, en s'arrêtant de rire.

— Moi je veux bien, dit le loup, en faisant jouer sous sa fourrure son épaule endolorie. Et il vint s'asseoir en face du petit garçon.

— La première chose à faire, dit Lou, c'est de tirer Pa de ce guêpier. Il regarda le loup, réfléchit un moment. « Je le connaît bien, reprit-il, dès qu'il ouvrira l'œil, il va vouloir me sauver. » Il regarda le ciel bleu, le soleil, rit de nouveau, reprit son sérieux, regarda le loup et demanda :

— Tu peux te diriger, dans le brouillard ?

— Cette question ! dit le loup, offusqué.

— Ou alors... dit Lou en baissant les yeux. Et il se tut.

Le loup jaune sentit se hérisser les poils de son échine. Il essaya d'avaler sa salive.

— Tu comprends ! reprit Lou, les paupières toujours baissées et comme s'il changeait de sujet, tu comprends ! nous allons arriver trop tard... même à la descente...

Le loup jaune sentit gronder le vent de la catastrophe et se rasa dans l'herbe. Il savait que le petit garçon allait lui demander de le conduire vers la Dame. Il gémit doucement. Il dit :

— Ne me le demande pas !

Lou le regarda sévèrement du coin de l'œil et haussa les épaules. Il savait que le loup finirait bien par céder. Mais il n'avait pas le temps.

Il regarda, au sommet du ciel, ce point noir qui était l'aigle de garde au-dessus de la vallée. Il appela : « Aigle ! »

Lorsque la voix lui arriva, l'aigle, immobile sur ses ailes étendues, pencha la tête, prêta l'oreille gauche qu'il avait meilleure que l'autre. Un nouvel appel lui arriva : « Aigle Royal ! » Flatté, il bascula sur son axe, replia ses ailes, effaça les épaules et prit brusquement sa vitesse de chute, à la verticale.

— Tu ne vas pas me demander...! gémit le loup, horriblement malheureux et vexé.

— Je ne te demande rien, dit Lou sans le regarder.

Le loup se recouvrit de sa dignité et recula de quelques pas, mais sans quitter des yeux le petit garçon.

A la verticale du centre de la vallée, l'aigle achevait son piqué. Il se pencha un peu sur sa ligne de chute, durcit ses épaules, freina légèrement de sa queue étalée, ouvrit progressivement ses ailes que la vitesse aiguisait et amorça en même temps un immense virage penché et une ressource qui le souleva pour le déposer, ailes en croix, plumes grondantes, au bord même de la terrasse d'où le petit garçon, émerveillé, le regardait arriver.

— Tu m'as appelé ? dit l'aigle en repliant ses ailes après un bref regard vers le loup jaune, son vieux rival de chasse.

A quelques pas de là, rasé dans l'herbe, les dents un peu découvertes, le loup le regardait d'un œil complètement dépourvu d'amitié.

— Oui, dit Lou, mais je voudrais savoir si tu es mon ami.

— Je n'ai besoin de personne, dit sèchement l'aigle.

— Je sais, dit doucement Lou. Mais ce n'est pas ça, l'amitié.

Il sentait que son affaire s'engageait mal, et il était tellement inquiet pour son père qu'il faillit pleurer. Mais il avait une telle gentillesse dans sa voix que l'aigle se radoucit. Il n'avait pas l'habitude d'être salué de son titre d'Aigle Royal. Et puis il avait vu une telle admiration briller dans les yeux de l'enfant devant son impeccable atterrissage qu'il sentit son cœur s'amollir. Il demanda :

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Si tu étais assez mon ami, je pourrais voler dans l'air, dit Lou d'une toute petite voix.

— Quel besoin as-tu de voler dans l'air ? demanda l'aigle avec un rien d'irritation.

— C'est pour aller chercher Pa, dit le petit garçon. Il va se réveiller.

— Cet homme qui dort... grommela l'aigle.

Lou sursauta, eut un mouvement pour s'élancer vers l'aigle.

— Tu l'as vu ? demanda-t-il. Et il semblait que ses yeux noirs allaient jaillir de leurs boutonnières. « Tu y vois à travers la brume ? »

L'aigle ricana, plein de suffisance.

— Un regard d'aigle ! dit-il d'un ton détaché. Et il ajouta : d'aigle royal !

Il fit bouffer les plumes de son cou. Il était si content de soi qu'il sentit le besoin de calmer l'inquiétude du petit garçon.

— Il dort, dit-il, il dort en souriant.

— Je sais, dit Lou. Mais il va se réveiller. Il va marcher dans le brouillard. Entre les précipices...

— Peuh ! fit l'aigle, en soulevant ses ailes.

— Mais il ne sait pas voler, lui ! dit le petit garçon d'un ton désespéré. Il se tut, puis il ajouta : « Moi non plus. »

Et il poussa un gros soupir... Mais il surveillait l'aigle du coin de l'œil, car il sentait qu'il venait de gagner beaucoup de terrain. L'aigle le toisait sans indulgence, la tête penchée.

— Tu n'as pas d'ailes ! dit-il d'un air réprobateur. Lou souleva un peu ses bras, et les laissa retomber. « Et on ne peut pas voler sans ailes, poursuivit l'aigle en faisant claquer ses larges rémiges » (un peu comme une douairière déploierait son éventail devant la question indiscrète d'un hurluberlu).

— Je sais, dit tristement Lou. Mais tu pourrais peut-être m'emporter sur ton dos !

— Je ne suis pas un mulet, dit l'aigle, froissé.

— N'en parlons plus, dit le petit garçon en se levant.

Il avait un air si désespéré que l'aigle sentit remuer son cœur, au fond de sa poitrine. La tête penchée il écouta un moment ce phénomène insolite.

— Monte ! dit l'aigle. Il tourna le dos au petit garçon et entrouvrit ses ailes pour qu'il puisse s'accrocher. Et tiens-toi bien ! ajouta-t-il.

Lou était déjà installé sur le dos de l'aigle, les genoux serrés sur ses flancs, les deux bras passés autour du cou, dans l'échancrure que font les ailes à leur naissance.

L'aigle fit lentement les quelques pas qui le séparaient du bord de la terrasse, s'arrêta se pencha vers le vide.

— Ne le laisse pas tomber ! cria le loup.

Mais le petit garçon n'eut pas le temps de se retourner. Il vit la vallée se creuser brusquement sous lui, la montagne basculer d'un seul coup. Le vent de la chute lui sifflait déjà aux oreilles.

Après quelques mètres de chute libre, l'aigle avait pris sa ligne et sa vitesse de vol en demi-piqué. Les ailes et la queue largement déployées, la tête dardée, il se laissait tomber, au fil d'une oblique rigide, droit vers le point de la montagne où il savait que l'homme était étendu.

Une magnifique griserie montait à la tête du petit garçon, l'emplissait tout entier d'un murmure de ruche. Il volait. Il volait vers son père.

— Ne me serre pas comme ça ! grogna l'aigle. Tu vas m'étouffer.

Lou desserra un peu l'étreinte de ses bras. Il sentait contre sa poitrine, sous les plumes lisses, la chaleur de l'aigle. Il sentait les ailes immenses s'appuyer sur le vent de la course et frémir tout entières comme des voiles sensibles. Il vit défiler les arbres de la forêt, les croupes, les vallons. Ils plongeaient droit vers la nappe de brume à une vitesse de projectile.

Il embrassa l'aigle sur la nuque. L'aigle vacilla brusquement sur sa ligne de chute, se reprit d'un coup de reins.

— Qu'est-ce que tu m'as fait ? demanda-t-il sans se retourner. Il rentra un peu la tête dans les plumes de son cou, frisonna de toute son échine. « Ne me fais pas des choses comme ça ! » ajouta-t-il d'une voix un peu enrouée. Lou se mit à rire en silence, avec son nez.

Ils pénétrèrent comme un obus dans la nappe de brume. Lou fut brusquement aveuglé de nuit blanche. L'aigle réduisait sa vitesse. Lou entendit gronder le vent contre les plumes rebroussées. Leur course laissait maintenant un sillage plus foncé dans la brume claire. Il se sentit virer, sur les ailes inclinées, le long d'une orbe en spirale rétréci. Il retrouva brusquement l'odeur des arbres et des pierres, sentit l'aigle se cabrer, redressé, face au vent de la course, sentit entre ses jambes les pattes de l'oiseau se tendre, s'accrocher, fléchir un peu sous le choc et l'absorber. L'aigle courut trois pas sur son erre, s'arrêta, replia ses ailes.

— Voilà ! dit-il.

Et le petit garçon distingua dans la brume son père, allongé sur un rocher plat, les genoux remontés, les mains sous la nuque. Et qui lui souriait gentiment.

— Merci, Aigle ! dit le petit garçon. Et il se laissa glisser le long du flanc de l'oiseau.

— Vol sans visibilité... Bel atterrissage ! dit Pa avec une moue de connaisseur.

L'aigle répondit quelque chose du coin de son bec recourbé. Mais on ne sut pas ce qu'il avait dit. On sentait seulement qu'il était très vexé d'avoir été aussi serviable.

— C'est pas tout ça ! dit le petit garçon, mais il faut sortir d'ici. Il regarda l'aigle et il ajouta, en pesant sur les mots : « Tous les deux. »

L'aigle eut un haut-le-corps et le regarda, outré. Pa se mit à rire, la nuque toujours appuyée sur ses mains croisées. Lou les regarda sévèrement l'un et l'autre, et répéta :

— Tous les deux.

L'aigle, subjugué, battit faiblement des ailes, comme pour dire :

— Moi, je veux bien, mais...

C'est alors qu'on entendit naître dans la brume un halètement précipité qui grandissait très vite, un bruit de course éperdue. Des buissons craquèrent sous un galop de charge. Des pierres roulaient.

Le loup, sorti brusquement du brouillard devant eux, freina des quatre pattes, s'arrêta. Sa langue touchait terre et il n'arrivait pas à reprendre son souffle.

— Compliments ! fit l'aigle d'un air pincé. Il affecta de ne plus regarder que le petit garçon, et il dit :

— Je pense que tu n'as plus besoin de moi ! Et un moment après il ajouta :

— Maintenant !

— Plus besoin... vraiment, grogna le loup après avoir rentré un grand morceau de sa langue. Il avait couru si vite que sa langue jaillit de nouveau toute seule jusqu'à terre. Il réussit à la rentrer pour ajouter : « Moi aussi, j'y vois à travers le brouillard. » Et sa langue pendit de nouveau.

Lou s'approcha lentement de l'aigle, qui se drapait — le menton haut, les épaules rentrées — dans tout sa dignité blessée. Pour la première fois de sa vie l'aigle sentait l'infériorité de n'avoir que des ailes. Lou lui passa doucement la main sur la nuque, gratta un peu à rebrousse-plumes. L'aigle frissonna, ferma les yeux, eut beaucoup de peine à les rouvrir. Le petit garçon lui murmura à l'oreille :

— Je crois que nous sommes très amis.

L'aigle voulut répondre quelque chose, mais il ne put pas. Et il se trouva si bête qu'il préféra s'envoler, soulevé brusquement d'un furieux coup d'ailes qui fit voler des graviers dans les yeux du loup.

C'est seulement un long moment après, comme Pa et Lou se disposaient à prendre le chemin de leur tente sous la conduite du grand loup jaune, qu'on entendit une voix aigre tomber à pic du sommet du ciel :

— Et tâche de ne pas les perdre en route, imbécile !

La Dame des Neiges prit sa place au bout de la table du Grand Conseil. Elle regarda l'un après l'autre tous les notables du royaume, qui s'étaient levés à son arrivée et qui attendaient, inclinés, qu'elle se fût assise. Elle s'assit et elle dit :

— Je vous ai réunis... Puis elle se tut.

Les membres du Conseil avaient repris leur place et la regardaient. La mante religieuse fit courir ses doigts sur son clavier de sténotypiste et attendit, sa tête triangulaire tournée vers la Dame.

De nouveau elle les regarda tous, l'un après l'autre, si longuement et avec une telle angoisse dans le regard qu'ils s'agitèrent. Le sanglier toussa comme pour s'éclaircir la voix. Mais il ne dit rien.

Il y avait là tous les notables de la vallée. Tous ceux qui étaient restés fidèles. « Tous ceux qui n'ont pas encore rencontré le petit garçon ! » pensa la Dame avec amertume. Et elle dénombra les places vides : celle du loup, celle de l'aigle, celle de la Mère des truites, celle de la grande chouette... les plus importants de ses conseillers, ceux qu'elle avait toujours cru les plus sûrs. Elle pensa à tout le menu peuple, celui qui n'était pas représenté au Grand Conseil et qui, déjà, l'avait trahie.

Elle pensa :

— Moi-même, n'ai-je pas trahi ?

Et elle pensa au chemin de lumière qu'elle avait ouvert dans la brume devant les pas de l'homme qu'elle n'avait pas osé condamner à mort. Elle pensa à cette tiédeur qui l'avait envahie lorsqu'elle avait effleuré du doigt la tempe de l'homme endormi.

Elle baissa les paupières sur la honte qui lui venait, sur le regret d'un temps où l'amour ne faisait pas chanceler le royaume ; où nul problème ne se posait que d'être juste.

Les notables la regardaient avec une telle attention qu'elle se sentit gênée. Elle les regarda de nouveau, les pesa du regard. Elle se demanda combien de jours, combien d'heures ceux-là allaient lui demeurer fidèles.

Elle savait qu'un compliment sur sa fourrure retournerait le renard comme un gant. Elle savait qu'il suffirait de dire au sanglier qu'il avait les plus beaux marcassins du monde pour le faire chavirer d'orgueil. Elle savait qu'en parlant blason et armoiries au grand-duc on le grisait mieux qu'avec un vin nouveau.

Elle balança un moment, en regardant le chamois : celui-là était si pur que peut-être !... Mais ne suffirait-il pas de lui parler de sa pureté !

Elle savait surtout qu'aucun ne résisterait à ce mot d'Amitié que le petit garçon tendait devant lui comme des bras ouverts.

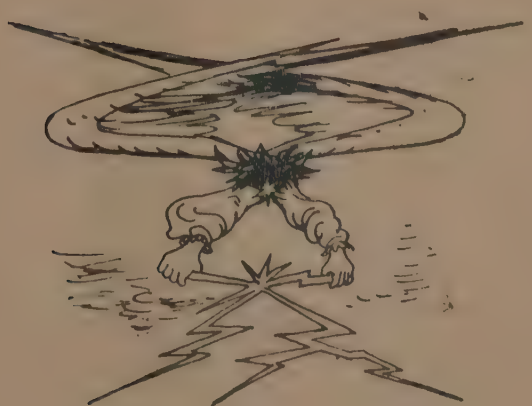
L'ours la regardait avec une expression de dévouement si obtus, qu'elle faillit croire de nouveau à la justice. Mais elle sentit en même temps qu'un royaume ne se fondait pas, ne durait pas, sur cette seule justice de gendarmes. Elle avait dans le cœur une grande amertume.

Alors elle se leva. Elle dit seulement :

— Voilà.

Puis elle se tut, les regarda encore. Les notables s'étaient levés en silence et attendaient, inclinés.

Alors elle se détourna et sortit.



Le ressentiment et le chagrin de la Dame des Neiges étaient si grands qu'elle avait laissé trois jours entiers le fond de la vallée dans le brouillard. Trois jours et trois nuits le bas pays était resté enseveli dans la brume et déjà les lichens vert-de-gris envahissaient les arbres et la mousse recouvrait les rochers humides.

Aucun des messagers qu'elle avait envoyés vers le premier contrefort n'était revenu. Ni le renard, ni le sanglier, ni le grand-duc, ni le chamois. Et elle savait que si elle réunissait maintenant le Grand Conseil, elle se trouverait seule en face de l'ours.

Elle s'était enfermée dans la salle la plus secrète du palais et, seul maintenant, l'ours veillait sur elle.

Pa et Lou avaient passé ces trois jours sur le premier contrefort, perdus dans le brouillard, à deviser paisiblement de choses paisibles. Ils avaient lié une grande amitié avec le feu qui, jour et nuit, les avait enveloppés d'une boule de tiédeur rousse.

Le renard, puis le sanglier, puis le chamois, puis — une nuit — le grand-duc s'étaient présentés et le petit garçon avait demandé à chacun s'il voulait être son ami. Et chacun, à sa manière, lui avait montré qu'il ne pouvait pas ne pas être son ami.

Le loup jaune, attentif et grognon, ne les avait pas quittés, leur apportant à manger, les entourant de son affection inquiète. Il leur avait signalé, au matin du deuxième jour, que la nappe de brouillard s'arrêtait à quelques centaines de mètres au-dessus du premier contrefort et qu'il leur suffirait de déplacer légèrement leur tente pour retrouver le grand soleil des jours et les nuits pleines d'étoiles. Mais Pa avait vertement répondu qu'il n'avait pas l'habitude de capituler devant un petit brouillard de rien du tout.

A plusieurs reprises, le prenant à part, Lou avait essayé d'obtenir du grand loup jaune quelques détails sur la Dame des Neiges, mais il s'était heurté chaque fois à un refus si désespéré qu'il y avait maintenant renoncé. Il n'avait pas parlé de la Dame à son père car il redoutait — le connaissant bien — que Pa se livrât à quelque regrettable excès de parole.

Et les choses avaient été ainsi pendant ces trois jours, au cœur du brouillard où la nuit blanche succédant à la nuit noire évoquait à peine la course d'un soleil qu'on pouvait croire disparu à jamais.

Il s'était fait, au-dessus de la vallée, une espèce de silence solennel, semblable à celui qui précède les grands orages. Quelque chose se ramassait, se tendait dans l'espace. Et toutes les bêtes, toutes les plantes de la vallée attendaient ce qui allait se passer en essayant de réprimer leur angoisse. Seules les pierres, qui n'ont pas de cœur, continuaient à vivre leur éternelle mort.

Pa avait le cœur trop pur, et il était trop plein de rancune contre ce brouillard qui l'empêchait de travailler pour être sensible à cette tension. Il avait mangé, parlé, dormi, bâillé, puis mangé encore, parlé et dormi avec une sérénité un peu trop affectée pour être bien profonde. Mais rien de ce qui l'entourait ne lui paraissait vraiment insolite.

Pour la première fois de sa vie, Lou se sentait responsable et, au matin du quatrième jour, il prit une grande résolution.

Ce matin-là, petit Lou mangea plus qu'à l'ordinaire, car il pensait qu'il aurait besoin de toutes ses forces, et commença à s'équiper.

— Où vas-tu ? dit Pa que ces préparatifs intriguaient.

— Je ne sais pas, dit Lou d'une voix qu'il voulait indifférente. Je vais me promener.

C'était la première fois qu'il mentait à son père. Et il avait la gorge serrée. Pa avait senti passer le mensonge. Mais il avait une grande confiance dans son petit garçon. Et il se tut.

— Ne le laisse pas partir ! murmura le feu en se penchant vers Pa.

— Tu es sûr que tu ne veux pas que j'aille me promener avec toi ? dit Pa.

— N... non ! dit Lou, en le regardant dans les yeux. Je crois que j'aime mieux être seul.

Sans savoir pourquoi, Pa sentit une grande vague de tendresse le soulever vers son petit garçon. Il devinait, autour de la clairière, qu'un mouvement d'intérêt passionné agitait les arbres et les bêtes invisibles. Des murmures couraient, de sourdes exclamations, vite réprimées, éclataient çà et là. Il prêta l'oreille, mais ne put rien distinguer de précis. Il avait envie d'embrasser son petit garçon, et il sentait que Lou avait envie de l'embrasser. Ils se regardèrent un long moment, par-dessus le feu qui éclairait leurs deux visages d'une chaude lueur rousse. Puis Lou plissa son nez, sourit de sa grande bouche aux dents mal plantées. Et Pa plissa lui aussi son nez, et sourit d'un tendre sourire.

— Bonne promenade ! dit Pa.

— Oui, dit Lou. Toi, reste près du feu.

— Naturellement ! dit le feu, en gonflant sa poitrine.

— Bien sûr ! dit Pa, en regardant le feu.

A peine sorti de la lueur rousse du feu, Lou retrouva le loup qui l'attendait.

— Où vas-tu ? dit le loup.

— Si on te le demande !... dit Lou, insolent. Puis il ajouta : « Pourquoi le demandes-tu, puisque tu le sais ! »

— N'y vas pas ! implora le loup.

Lou haussa les épaules et dit :

— Aide-moi seulement à sortir du brouillard.

— Non, dit le loup en se mettant sur son derrière. Et il coucha les oreilles.

— Bien, dit Lou. Alors je me casserai la figure.

Et il se mit en marche dans le brouillard. Et il trouva aussitôt le loup qui marchait devant lui pour lui montrer le chemin. Le loup avait exactement la démarche d'un loup qui viendrait d'être battu. Et Lou se mit à rire en silence.

Lou vit soudain le brouillard s'éclaircir au-dessus de lui, comme on voit s'éclaircir la surface de l'eau quand on remonte du fond du lac. Il émergea de la brume sur une avancée de la montagne et s'arrêta, car le loup venait de s'asseoir devant lui.

Un chaud soleil d'été éclairait le cirque au-dessus du lac étale de brume blanche.

— Je ne ferai pas un pas de plus, grogna le loup.

— Je ne t'ai rien demandé de plus que de me faire sortir du brouillard ! dit sèchement Lou. Et il voulut passer outre.

— Tu ne la trouveras pas, dit le loup.

— Tu sais bien que si ! dit Lou. Alors tu ferais aussi bien de me conduire... Tu m'éviterais une grosse fatigue.

Le vieux loup le regarda longtemps en silence, et Lou sentit qu'il devait se livrer une rude bataille entre la tête et le cœur de son ami.

— Je ne peux pas, gémit le loup d'une voix rauque.

Et il eut un regard désespéré vers la montagne du Nord.

Lou avait suivi son regard et il se mit à rire. Il gratta affectueusement la nuque du loup, juste derrière l'oreille gauche, et il dit.

— Maintenant, ce n'est plus la peine.

— Oh !... fit le loup.

Et c'était un énorme soupir tout rempli de confusion, de regret, de remords, de plaisir, de désespoir, de tendresse et de soulagement.

Le loup jaune s'était couché à plat ventre, le museau entre les pattes, les oreilles rabattues. Il aurait voulu s'enfoncer dans la terre, tant il était malheureux. Il suivit des yeux le petit garçon, qui venait de prendre le trot, tendu comme une flèche vers la montagne du Nord. Et il se souleva un peu pour crier.

— Bonne chance, petit Lou !

Mais le petit garçon n'avait pas dû l'entendre, car il ne se retourna pas et ne répondit pas.

Le petit garçon avait franchi, sans presque ralentir son trot de loup, toute cette partie de la montagne où un homme ou un petit d'homme peut se sentir encore chez lui. Dans la forêt et les alpages, la présence des arbres, des plantes et des fleurs donne à la montagne une tiédeur vivante — un sens humain — qui cesse brusquement avec les derniers genévriers ; les derniers arbustes qui courent à ras de terre puis renoncent et s'arrêtent devant la pierre nue et la glace.

Devant lui la pente se redressait. Lou ralentit sa course, s'arrêta, releva la tête. La haute montagne, la dernière crête, se dressait devant lui, découpée sur le ciel, plus claire, plus inaccessible, plus impénétrable que le ciel. Lumineuse et dure comme un diamant. Et Lou sentit son cœur dans sa poitrine comme un autre diamant : aussi lumineux, aussi dur que la montagne.

Une gorge profonde s'ouvrait dans la paroi, sur sa gauche. Il l'atteignit avec beaucoup de peine, dans l'éboulis qui croulait sous ses pieds, s'y engagea et s'arrêta net :

L'ours était devant lui, debout, les dents découvertes, les bras en croix, et Lou entendit grincer les couteaux acérés de ses griffes.

— Bonjour, Baloo ! dit Lou. Une longue fréquentation de Kipling l'avait sérieusement documenté sur le peuple ours. Et ses aventures des derniers jours lui avaient donné une assurance un peu outrecuidante. De plus, la présence de l'ours, son allure de « dernier rempart » lui donnaient la certitude qu'il ne s'était pas trompé de route et qu'il touchait au but.

— Non, dit froidement l'ours.

— Quoi ? « non », demanda Lou gentiment.

— Je ne suis pas Baloo, dit l'ours. Et je ne te dis pas bonjour.

— C'est un manque évident de politesse, commenta froidement Lou. Mais si tu veux, ajouta-t-il, je puis quand même être ton ami.

— Je suis de service, dit l'ours, choqué.

— Ça se voit, dit Lou en riant. Mais ça n'empêche pas.

— Service-service, grogna l'ours en rectifiant son garde-à-vous. Amis après.

— Ça consiste en quoi, ton service ? demanda Lou.

— A t'empêcher de passer, dit l'ours en se raidissant encore.

Et il commençait à être très malheureux, car il pensait que la consigne interdisait aussi les conversations avec l'ennemi.

— Assez parlé ! ajouta-t-il après un moment de silence.

Il regarda le petit garçon d'un air menaçant, gonfla sa vaste poitrine, coucha les oreilles et grogna férocement.

C'était juste le grognement de l'ours qui va charger, le grognement qui, dans toute la montagne, fait place vide devant l'ours.

Lou le regardait avec beaucoup d'intérêt, la tête un peu penchée. Il demanda :

— Tu es enrhumé ?

L'ours fut si interdit qu'il en oublia une minute la consigne.

— Pourquoi ? dit-il.

— Tu tousses, dit Lou.

— Je ne tousse pas, dit l'ours vexé, je grogne.

— Ah ! bon, dit Lou, débordant d'affectueuse prévenance, j'avais peur que tu sois enrhumé.

— Je grogne, répéta l'ours en se redressant. Et quand je grogne, tout le monde a peur.

— De quoi ? demanda Lou, ingénu.

— De moi, dit l'ours.

Et il se mit à balancer sa tête de droite à gauche et de gauche à droite, à la manière ours.

Lou lui sourit affectueusement et dit :

— Quand j'étais petit, j'avais un ours en peluche qui balançait la tête comme toi... Mais lui, il avait une bille de plomb dans la poitrine.

— Va-t'en ! dit l'ours, à la fois blessé dans son amour-propre et tout attendri par le sourire affectueux.

— Où ? dit Lou.

— Où tu voudras, dit l'ours. Au diable !

Lou rit de nouveau, secoua la tête.

— Qu'est-ce que tu veux que j'aille faire chez le diable ?

L'ours se sentit décontenancé comme s'il s'était vu obligé de danser le quadrille dans un magasin de porcelaines. Il n'avait pas l'habitude de ses subtilités, et le terrain lui flottait sous les pieds. Réfugié dans le règlement, il grogna de nouveau, le plus férocement qu'il put, et répéta :

— Va-t'en !

— Non, dit Lou, tu sais bien que je veux voir la Dame.

L'ours crut voir la terre s'entrouvrir et le ciel se préparer à crouler. Il lui semblait que ce nom prononcé ouvrait la porte à tous les désastres. Il se raidit davantage, se refusant avec désespoir à douter de la loi.

— Tu as peur, affirma-t-il du ton le plus assuré qu'il put prendre.

— Pourquoi veux-tu que j'aie peur ? demanda Lou.

— Ne pose plus de questions, cria l'ours. Tu as peur.

— Bon, dit Lou conciliant. J'ai peur. Et puis ?

— Et puis, dit l'ours un peu raffermi, tu pars en courant. Et il ajouta : « Et même si tu peux appeler au secours, c'est encore mieux. »

— Et puis ? répéta Lou.

— Puis rien, dit l'ours. Je cours derrière toi en poussant des rugissements terribles.

— Et puis ? dit Lou. (Il regarda attentivement l'ours.) Et puis tu me tues et tu me manges ?

— Non ! gémit l'ours, terrifié.

— Alors ? dit Lou.

Et il marcha paisiblement vers l'ours comme s'il était tout naturel de lui passer sur le ventre.

L'ours était si grand, si gros, assis sur son derrière et les bras en croix, il était si gonflé de sa consigne, qu'il bouchait entièrement l'entrée de la gorge. L'enfant vint buter contre lui. Il donna du front contre l'épaisse fourrure de la poitrine, lui bourra le ventre à coups de poings rageurs.

— Tu me chatouilles ! dit l'ours en se trémoussant. Et il écartait les bras le plus qu'il pouvait, tellement il avait peur que le petit garçon vint se blesser aux couteaux de ses griffes.

Lou eut brusquement conscience de sa faiblesse et de son impuissance. Il se sentit brusquement très fatigué, épuisé. Il se blottit dans le creux chaud que faisaient les jambes repliées et le ventre de l'ours. Il dit d'une voix suppliante.

— Laisse-moi passer ! Il répéta, plus doucement encore, d'une voix qui s'éteignait : « Laisse-moi passer. »

Et l'ours, stupéfait et le cœur tout tremblant, s'aperçut que l'enfant s'était endormi dans ses jambes, contre son ventre.

OILA, grogna l'ours, en déposant le petit garçon, inerte, devant la Dame. Tu m'as fait faire du beau travail ! Il la regarda avec beaucoup de ressentiment. Et il ajouta : « Il est mort de peur. »

La Dame, debout, la tête un peu penchée, regardait attentivement le petit garçon allongé à ses pieds. Elle murmura :

« Il dort. »

Le petit garçon devait faire un rêve heureux dans son sommeil, car il eut un doux sourire. On sentait que ses yeux pétillaient sous ses paupières fermées. Il devait rêver que l'ours l'emportait dans ses bras, le déposait devant la Dame, qu'il ouvrait les yeux.

Il ouvrit les yeux, vit la Dame, et son sourire endormi devint sans transition un sourire éveillé.

— Bonjour, madame, dit Lou.

La Dame ne répondit pas, mais elle eut un si tendre sourire que Lou crut entendre : « Bonjour, Lou. » Et il sentit qu'il était heureux.

Sans avoir fait un mouvement, couché à ses pieds, il la regardait de bas en haut, et il la voyait très grande, très mince. Ses yeux couraient sur elle, des pieds nus aux cheveux lumineux, et le mouvement de ses yeux faisait penser à deux petites bêtes agiles et curieuses.

La Dame s'accroupit à côté de lui, sans cesser de le regarder.

— Vous êtes très belle, dit doucement Lou. Pourquoi êtes-vous si méchante ?

— Je ne suis pas méchante, dit doucement la Dame.

Et Lou ferma les yeux tellement la voix de la Dame était chaude et douce. Il rouvrit les yeux, vit qu'elle avait les yeux verts. Il dit :

— Vous avez les yeux verts. Et il était émerveillé.

Il vit encore qu'elle avait la peau très brune, de ce brun doré que donne le soleil sur la neige. Il dit :

— Je croyais qu'une Dame des Neiges c'était tout blanc, tout bleu, tout blond ?

— Tu regrettes ? demanda doucement la Dame.

— Non, dit Lou. Vous êtes très belle.

— C'est dans les contes, dit la Dame, que c'est tout blanc, tout bleu, tout blond. Moi, je suis une vraie Dame des Neiges.

— Oui, dit Lou, ça se voit.

Sans bouger la tête, il tourna les yeux vers l'ours qui les regardait, si stupéfait et si ravi qu'il en oubliait de balancer sa tête à la manière ours. Et la vue de l'ours lui rendit le sens des réalités. Il regarda sévèrement la Dame. Il dit :

— Le raz de marée ?

— Oui, dit la Dame d'un air faussement contrit. Et elle ajouta : « La Mère des truites !... »

— Oui, dit Lou. Heureusement ! Et il ajouta : « N'empêche que l'ours a failli me tuer et me manger ! »

La Dame se mit à rire en les regardant l'un après l'autre. Elle avait un joli rire, clair et chaud et ses petites dents carrées, si nacrées qu'elles paraissaient transparentes, brillaient doucement entre ses lèvres rouges. L'ours, gêné, grommela quelque chose. Et Lou sentit qu'il valait mieux ne pas insister. Mais il n'avait pas encore fait le tour de ses griefs. Il regarda droit au fond des yeux verts.

— Le brouillard ! dit-il sur un ton d'amer reproche.

— L'aigle !... dit doucement la Dame. L'aigle ! le loup !

— Heureusement, dit Lou. Mais ça fait trois jours que Pa dort et bâille sans pouvoir travailler.

— Je viens d'abaisser la manette, dit la Dame. Il n'y a plus de brouillard.

Lou se trouva assis avant d'avoir eu le temps d'y penser.

— Alors il faut que je m'en aille, dit-il. Pa doit avoir besoin de moi. Il pensa que la Dame ne pouvait pas comprendre. Et il expliqua : « Je suis le Point Zéro. »

— Il n'a pas besoin de toi, dit la Dame. Et elle ajouta avec un accent de rancune : « Il mesure les angles avec ses pieds. »

Lou la regarda avec une sorte de mépris bienveillant.

— Cette route... dit-il.

La Dame se releva, reprit toute sa taille. Elle dit :

— Justement ! cette route !...

Lou avait senti passer dans la voix de la Dame quelque chose qui lui rappela qu'elle était reine. Il comprit en un éclair beaucoup de choses. Il se leva à son tour.

Ils se regardaient, droit au fond des yeux, et un long silence se noua entre eux. C'était un silence très grave, très important. Mais Lou dut voir passer quelque chose dans les yeux verts, quelque chose qui lui rendit son clair sourire. Et la Dame sentit en même temps que tout allait être expliqué, que tout allait redevenir simple, facile. Elle sourit.

— Il faut que je vous dise... commença le petit garçon.

— Attends ! dit la Dame.

Elle le prit par la main. Ils sortirent du palais, vinrent s'asseoir au bord de la grande terrasse qui surplombait la vallée. La Dame n'avait pas lâché la main du petit garçon. Et Lou s'appliquait de toutes ses forces à sentir la douceur, la tiédeur, la force tranquille de cette main qui s'était refermée sur la sienne.

Ils étaient assis, côte à côte, les jambes pendantes, et Lou sentait tout le long de lui la bonne tiédeur de la Dame.

Ils regardèrent longtemps, en silence, le cirque de montagnes entourant la prairie blonde débarrassée maintenant de toute trace de brouillard. Lou reconnut le premier contrefort où devait se trouver la tente. Il pensa que son père avait dû reprendre son travail.

— Cette route, dit-il. Il sentit une onde d'attention parcourir le corps de la Dame. Il continua d'un ton plus bas : « Ce n'est pas une vraie route. »

Dans l'énorme silence de la montagne il s'était fait soudain, sur la Dame et sur l'enfant, une sorte de silence plus profond encore.

Ils étaient tous les deux émerveillés : l'un par le cadeau qu'il venait de faire ; l'autre par le cadeau qu'elle venait de recevoir.

Puis ils sentirent de nouveau, en même temps, la tiédeur de leurs mains jointes. Et, en même temps, chacun sentit se serrer un peu plus la main de l'autre.

Un long silence coula encore. Mais ce n'était plus le même silence. Tout était devenu d'un seul coup clair et simple et facile. Et, sans avoir tourné les yeux, le regard toujours perdu sur la vallée tranquille, chacun sut que l'autre souriait.

Maintenant l'enfant parlait, un peu comme on parle en rêve, d'une petite voix égale et douce. Et ses phrases étaient coupées de longs silences où on n'entendait plus que ces deux cœurs qui battaient doucement entre ces deux mains jointes.

— Man est morte, disait le petit garçon. Pa m'a dit qu'il l'avait trouvée un jour dans la montagne... Le métier de Pa c'était de faire de vraies routes dans la vraie montagne, avec de vrais instruments et de la vraie encre de Chine pour faire de vrais dessins sur du vrai papier... Un jour, entre deux dessins, il a trouvé Man dans la montagne. Il l'a ramenée dans notre maison de la ville lorsque là neige est tombée... Mais Pa ne savait pas que Man ne pouvait pas se passer de la montagne... Et Man est morte...

Le petit garçon se tut un très long moment, si long

qu'on vit grandir et tourner sur la vallée l'ombre des montagnes d'Ouest. La Dame des Neiges attendait sans impatience, mais elle serrait de toutes ses forces dans sa main la main du petit garçon.

— Pa a été malade, reprit Lou. Si malade que ses cheveux sont devenus tout blancs. Et, en voyant ses cheveux blancs, les hommes de la ville ont cru qu'il ne pourrait plus jamais faire de vraie route dans la vraie montagne... Alors, quand il a été guéri, il m'a pris par la main, et depuis nous faisons la route qui doit nous ramener au pays de Man.

Lou se tut encore. Et il ajouta doucement :

— Mais, moi, je sais bien que ce n'est pas une vraie route.

L'ombre avait maintenant fini de recouvrir la prairie et commençait à gravir l'escalier des montagnes. Le lac rond s'était éteint. Le ciel bleu noir tournait maintenant au vert profond. Il y avait une paix immense sur la vallée.

Lou tourna les yeux vers la Dame et vit que la Dame le regardait. Ils souriaient tous les deux. Ils étaient tous les deux très heureux, simplement heureux, paisiblement heureux.

— Je ne l'ai pas connue, dit doucement le petit garçon. Mais elle devait vous ressembler beaucoup.

La Dame des Neiges sentit en même temps le regret — un très doux regret — de n'avoir pas de petit garçon aux cheveux rouges. Et la douceur un peu amère de ressembler beaucoup à la maman du petit garçon.

C'est juste à cette seconde-là que quelque chose passa entre eux. Peut-être — par leurs mains jointes — de l'un à l'autre bras. Peut-être — par leurs yeux mêlés — de l'un à l'autre cœur.

Ils se regardaient maintenant sans sourire. Et Lou devina que la Dame devenait très pâle sous le hâle de sa peau. Et la Dame crut voir le petit garçon s'illuminer, devenir transparent, comme si une lampe s'était allumée au fond de lui. Tous les deux retenaient leur souffle et on n'entendit plus que le seul bruit d'un seul cœur battant au centre du monde.

La Dame se sentit emportée par un vertige. Elle regardait l'enfant et il lui semblait qu'elle le voyait à travers un brouillard lumineux. Il lui semblait que l'enfant pénétrait en elle, à la fois dans la chaleur de leurs mains et dans la tension de leurs regards, et l'emplissait d'une volonté très douce et très impérieuse. A la fois une supplication têtue et une exigeante certitude.

Elle se sentit vaciller au bord d'un très vieux souvenir — un souvenir d'un autre monde — comme au bord d'un précipice. Elle sentait que le petit garçon, sans le savoir, sans le vouloir, la poussait vers l'abîme de toute la force de son impitoyable amour. Et elle savait en même temps que le petit garçon l'attendait de l'autre côté du gouffre avec ses cheveux rouges et son sourire tremblant. Elle savait que l'amour et la confiance du petit garçon étaient en train de faire d'elle ce qu'il voulait — sans le savoir — qu'elle fût.

Elle sentit monter en elle le même trouble qui l'avait saisie lorsqu'elle avait effleuré du doigt la tempe de l'homme endormi. Elle ferma les yeux, s'abandonna.

Quand elle les rouvrit, ce fut pour retrouver le visage riant de petit Lou, un visage qui riait aussi bien du front trop bas, que du nez trop court, que des yeux trop noirs, que des pommettes trop hautes, que des dents mal plantées dans la bouche trop large.

Brusquement elle pensa qu'il était le plus beau petit garçon du monde. Elle dit :

— Mon petit garçon !

Et c'était dit si doucement, d'une voix si noyée de tendresse que ce fut au tour du petit garçon de fermer les yeux.

Tout, dans la montagne, fut soudain si saugrenu, si insolite, que Pa pensa tout bonnement que la montagne était devenue folle.

Il venait de mesurer, au niveau de son estomac, la hauteur d'un grand rocher surplombant un ravin, lorsqu'il s'aperçut que l'eau du ruisseau remontait dans son lit comme une personne pressée qui a oublié quelque chose à la maison. Une truite, laissée brusquement à sec sur un rocher plat, se mit à bâiller de stupéfaction et fut obligée de courir de toutes ses forces pour rattraper l'eau vive qui se rebroussait. Les buissons s'inclinaient en murmurant des choses confuses. Un grand pin noir se pencha vers le mélèze voisin et l'entretint longuement. Un nuage rond passa à toute allure dans le ciel, à rebrousse-vent.

Tout le monde-oiseau, déjà si agité à l'ordinaire, semblait pris de frénésie. C'était, entre les buissons, d'un bosquet à l'autre, un incessant va-et-vient à la fois furtif et véhément. L'air était plein de chuchotis, d'exclamations étouffées, de questions passionnées, de confidences suspendues.

Les geais, qui sont les crieurs publics de la montagne en devenaient aphones. Toutes les grives se mirent à ressembler à des grives de vignes au moment des vendanges. Les roitelets tenaient conseil au pied même du rocher d'où le faucon-crècerelle les regardait sans les voir.

Et tout ce qui court, tout ce qui rampe, semblait pris de la même incompréhensible agitation.

Les rats, les lièvres, les marmottes, les renards trottaient dans tous les sens, s'arrêtaient, repartaient. De courtes parlottes les réunissaient un moment. Leur curiosité passionnée les dispersait aussitôt pour les arrêter quelques pas plus loin en un nouveau conciliabule. La vipère rouge se mit à inventer le point d'exclamation, tellement elle se dressait sur sa queue pour guetter les nouvelles.

La montagne entière semblait prise de folie. La forêt du Nord fit un souffle profond qui trembla longtemps sur la vallée. Tous les échos se répétèrent longtemps une longue phrase.

Sur la plus haute crête de la plus haute montagne un chamois siffla. Et tout le peuple de la vallée vit que l'aigle de garde au sommet du ciel avait quitté son poste et qu'il planait immobile au-dessus du...

— Ch... chut ! fit un peuplier en frémissant de toutes ses feuilles. Et il cligna de l'œil.

— Un palais ?... Quel palais ? répéta l'écho de la Grande Gorge.

Et l'écho de l'écho répéta :

— Il n'y a pas de palais.

Mais le peuplier et l'écho et l'écho de l'écho étaient les seuls à ne pas savoir que Pa ne comprenait pas la langue de la vallée lorsque l'enfant n'était pas avec lui. Et tout le peuple de la vallée eut un gros rire devant leur ignorance.

Pa s'était mis debout et, tout habitué qu'il fût à ne s'étonner de rien, il pensa qu'il devait y avoir

là-dessous quelque tour — quelque mauvais tour — de son petit garçon.

Tout à l'heure, un moment après le départ de Lou, il avait vu sans surprise le brouillard se lever : il savait bien que l'enfant était parti pour demander cette grâce... Mais la demander à qui ?... Et la payer de quel prix ?

Il haussa les épaules : l'essentiel était que le brouillard se fût levé, et qu'il ait pu se remettre au travail. Pour le reste, il avait une grande confiance dans les malices de son petit garçon.

Il allait reprendre son ouvrage quand il se fit autour de lui un grand silence. Brusquement on ne vit plus une seule bête. Les plantes et les arbres se figèrent. Le ciel lui-même parut s'immobiliser. Et Pa, stupéfait pour la première fois de sa vie, vit venir à lui, sur l'herbe fleurie de la montagne, entre les arbres, son petit garçon qui tenait une Dame par la main.

Il eut juste le temps de voir qu'ils lui souriaient de loin tous les deux, d'un même sourire. Il eut juste le temps de se demander — puisqu'ils marchaient côte à côte et la main dans la main — pourquoi il avait l'impression que Lou lui offrait la Dame au bout de ses bras tendus... Et il ferma les yeux.

Il avait fermé les yeux comme on les ferme devant la foudre, sans savoir qu'il est déjà trop tard. Quand il les rouvrit — et il ne savait pas combien de temps avait passé — la Dame et l'enfant se tenaient devant lui, immobile.

La Dame lui souriait, d'un sourire un peu craintif et qui veut rassurer. Un peu en retrait, le petit garçon riait en silence à son père, de sa grande bouche, de son nez plissé, de ses yeux perçants, de tout son visage agité de joyeuses grimaces.

Pa tremblait de tous ses membres, penché sur un puits trop profond pour qu'il puisse renvoyer la lumière du ciel.

Il ne savait pas qu'il se penchait sur un très vieux souvenir, un souvenir d'un autre monde, car, pour lui, le mot souvenir n'avait pas de sens.

Mais il sentait que l'amour de son petit garçon l'enveloppait, pesait sur lui, le poussait en avant.

Il eut un doux sourire en regardant la Dame, un sourire qui marquait à peine son visage, sous les fins cheveux blancs, mais qui le rendit soudain pareil à un enfant heureux.

La Dame fit un pas vers lui, sans cesser de le regarder et de lui sourire. Sans un mot elle le prit par la main, l'entraîna.

Sur l'herbe fleurie de la montagne, entre les arbres, la Dame et Pa s'en allaient, main dans la main, épaule contre épaule, du même pas tranquille.

Lou, immobile, les mains aux poches de son pantalon, les regardait diminuer, disparaître. Il vit encore flotter un moment par-dessus les buissons les deux chevelures rapprochées. Puis tout disparut.

Il souriait toujours de tout son visage. Il y avait en lui un immense bonheur, paisible et un peu orgueilleux. Il se mit à danser sur place, lentement, tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, avec l'air perplexe et concentré du petit garçon qui a grande envie de faire pipi, mais qui n'a vraiment pas le temps.

Des grives dansaient un ballet au-dessus de la clairière. Le renard noir sauta sur le levraut de trois mois, qui s'était attardé une seconde de trop, et lui cassa proprement les reins. Le faucon-crécerelle fondit sur la famille roitelet qui se dispersa en criant. La vipère rouge détendit son point d'exclamation et glissa longuement dans l'herbe.

Lou entendit près de lui un souffle court, un peu haletant, sentit une tête se presser contre son flanc, essayer de se glisser sous sa main.

— Nous sommes tous tes amis, dit tendrement le grand loup jaune.

— Bien sûr, fit le petit garçon.

Et il décocha dans l'épaule du grand loup jaune un si joyeux coup de poing que le loup s'en alla rouler à trois mètres.

FIN

(Suite de la page 2 couverture.)

note grinçante, un parti pris de l'auteur qui tient absolument à me démontrer tout à coup qu'il a des idées ou originales ou profondes, en tout cas non conformistes. Le moraliste qui démange souvent Marcel Aymé par l'intérieur empêche parfois le joyeux auteur de *La Vouivre* de s'abandonner à ses démons familiers ; l'un de ceux-ci lui démontrerait aisément que le conformisme ressemble étrangement à son contraire et que la vraie liberté d'esprit consiste justement à n'en faire pas étalage.

Cela dit, ma part de plaisir est bien plus grande que ma part d'irritation. Celle-ci même est tout à fait inexistante à la lecture de nouvelles comme *Les Chiens de notre vie* ou *Conte du Milieu*. Et l'on veut bien avoir de l'indulgence pour le Marcel Aymé de *Avenue Junot*, laborieuse histoire qui fait déboucher le fantastique d'une chronique montmartroise centrée sur un médiocre barbouilleur de la Butte : surtout lorsque le même écrivain pose et dénoue l'extraordinaire intrigue de *Rechute*. Je tiens, en effet, ce conte pour l'équivalent en finesse, en humour, en invention du désormais légendaire *Passe-Muraille*.

Marcel Aymé est assez grand pour n'avoir pas à attendre de conseils de personne (et sûrement pas des critiques). Avec ses quelques défauts, après tout encore bien sympathiques, il n'en reste pas moins l'un de nos écrivains contemporains les plus doués — s'il ne s'irrite pas de cette appréciation. A mon avis, *En Arrière* vient encore de le démontrer.

Quoi qu'en pense Marcel Aymé, les critiques seraient bien excusables de ne porter guère plus que le bout de leur nez dans la majorité des livres qu'ils reçoivent, en ces derniers mois de l'année surtout. Mis à part les derniers ouvrages d'auteurs dont l'audience est déjà assurée et à qui l'aide de la critique est donc inutile, les critiques sont bien forcés d'élire au petit bonheur les livres qu'ils signaleront à leurs lecteurs ; la saison dite des prix littéraires fait déferler sur leur table un tel raz de marée d'imprimés qu'il leur faut alors faire appel à leur flair. Un pourcentage important est ainsi repoussé sans appel, après une première et rapide prise de contact. Mais il n'est pas rare que l'un des grands jurys de décembre inflige alors un cinglant démenti au malheureux critique débordé : tel fut le cas pour le dernier « Goncourt ». Je l'avoue à ma grande honte : j'avais rejeté *Les Jeux sauvages* de Paul Colin (Gallimard, édit.) pour les mêmes raisons que tant d autres : il m'était tombé des mains. Or le voici couronné. Qui avait raison : ses premiers lecteurs professionnels ou les membres de l'Académie Goncourt ? En fin de compte, c'est le lecteur qui décidera si l'argument du prix, garanti par neuf écrivains de talent, l'emporte sur les arguments de la critique, très percutants il faut bien le dire.

Il n'en reste pas moins un énorme lot de livres parmi lesquels il faut de nouveau choisir. Un deuxième critère peut alors intervenir. Il y a les livres d'écrivains sur qui l'attention avait été attirée par un ou deux ouvrages précédents à cause des « promesses » qu'ils contenaient ; il y a ensuite les œuvres d'inconnus qui ont franchi victorieusement le test de la première prise de contact et excité une curiosité ne demandant qu'à se satisfaire.

En ce qui concerne ces dernières, il est assez normal qu'une déception succède souvent à la première minute d'emballement. Une sorte d'équilibre s'établit alors dans l'esprit, faisant plus ou moins pencher la balance en faveur de l'écrivain et de son œuvre. J'en possède pour ma part quelques bons exemples.

Le *William Conrad* de Pierre Boulle (Julliard, édit.) m'avait d'abord donné de grands espoirs. Ce roman démarrait bien, me promettant des aventures plaisantes et un style un peu gouailleur, plein de sel, proche du pastiche. Son petit relent de roman policier excitait l'imagination. Puis il fallut admettre que le personnage principal, à la veille de la guerre grand écrivain anglais particulièrement applaudi, était un agent secret allemand, nazi de pure eau... C'était fini : comment accepter qu'il ait réussi à être tout cela en quelques rapides années et qu'ensuite il en vienne vertueusement à renier ses secrètes et premières convictions sous l'influence de l'admiration qu'il ne peut s'empêcher d'éprouver pour l'effort de guerre anglais ? Qui consentirait à marcher, sauf dans le cadre des conventions toutes particulières aux romans de Philips Oppenheim ou de Peter Cheyney ?

— Enfin un bon livre sur les transporteurs routiers, me suis-je dit en commençant *Fausse Route* de Pierre Mérindol (Editions de Minuit). Quel beau récit plein de romanesque à la *Quai des brumes* ne pourrait-on, en effet, construire sur la vie nocturne des grandes nationales. Et c'était bien ce que semblait devoir être *Fausse Route*. Tout à coup ce titre se justifiait ; mais sur le plan littéraire, malheureusement, l'auteur n'ayant pas réussi à se dégager de l'influence du roman moderne américain tant au point de vue de son style qu'à celui de l'invention intérieure de ses personnages.

C'était, à première vue, un reproche analogue que l'on pouvait tout d'abord faire au roman de Georges Arnaud : *Le Salaire de la peur* (Julliard, édit.). Puis, le premier agacement surmonté, on s'apercevait que l'on faisait de plus en plus corps avec ces hommes que diverses raisons avaient amenés à convoyer, sur des chemins à peine dignes de ce nom, des camions-citernes remplis de nytroglycérine, explosif qui saute au moindre choc. On vivait avec ces chauffeurs sans cesse menacés d'une foudroyante désintégration, et qui le savaient ; on allait avec eux au-devant de la mort. Si le dessein de l'auteur ne voulait pas qu'ils gagnassent la partie, lui, au moins, gagnait la sienne. Et l'on pouvait légitimement se dire alors : « Quel roman de qualité va maintenant nous donner Georges Arnaud ? »

Cet établissement d'une certaine hiérarchie dans la qualité devient beaucoup plus difficile lorsqu'il s'agit de la deuxième catégorie dont je parlais plus haut. Car c'est presque inconsciemment que l'on se réfère, pour juger un livre nouveau, aux précédents du même auteur. Des comparaisons s'imposent ; on en arrive de bonne foi à oublier qu'un romancier n'a jamais fait, en commençant sa carrière d'écrivain, le serment de rester fidèle à une formule qui a pu lui plaire un temps ou, au contraire, qu'il s'y est attaché précisément parce qu'elle correspondait à son tempérament. Dans un cas comme dans l'autre, ces considérations ont pour résultat parfois de gauchir imperceptiblement un jugement qui se voudrait uniquement de valeur.

Ainsi, prenons le cas d'Henri Calet, l'auteur de *Monsieur Paul* (Gallimard, édit.). C'est un écrivain à qui je me suis efforcé, dans ma modeste mesure, de procurer toujours plus de lecteurs, persuadé qu'ils retireraient autant de joies que moi-même de leur commerce avec cet auteur à la voix si singulière et si prenante à la fois. Or à mesure que son œuvre s'enrichit il semble qu'Henri Calet ait de plus en plus tendance à se prendre pour personnage central de ses livres, avec toutes les fictions romanesques permises dans ce genre d'exercice, bien entendu. Il en résulte une curieuse ambiguïté dont on soup-

(Lire la suite page 4 couverture.)

(Suite de la page 3 couverture.)

çonne l'auteur de jouer à plaisir.

Dans son récent roman un homme de quarante ans entreprend, pour le bénéfice futur de son premier-né, de raconter sa vie. Et le récit rend un son si authentique que l'on est tenté de croire à des Mémoires on ne peut plus sincères. Tout ce que l'on sait de l'auteur (par ses précédents livres) y concourt effectivement ; jusqu'au moment où l'on se met à flairer la supercherie et à comprendre que le père de « Monsieur Paul » n'a — heureusement — que des rapports lointains et fort vagues avec Henri Calet. Celui-ci tient-il jusqu'au bout sa gageure initiale ? Je n'oserais l'affirmer, encore que son livre soit, plus que bien d'autres, un de ceux auxquels je souhaite des lecteurs attentifs et d'esprit délié.

En ce qui concerne Hervé Bazin et *La Mort du petit cheval* (Grasset, édit.), on pourrait sans doute se livrer au jeu des mêmes comparaisons. Cet écrivain ne s'est que mollement défendu d'avoir romancé des épisodes de sa propre vie pour écrire *Vipère au poing*. Le succès de ce premier livre n'était pas uniquement de scandale. Hervé Bazin se révélait un écrivain de qualité, solide, au style dru et direct, possédant ce mystérieux sens du récit grâce auquel un conteur fait passer la rampe au jeu de ses acteurs, à leur dialogue, aux diverses péripéties dans lesquelles il les implique. Après tout, il importe peu que l'oncle académicien du petit Rezeau ait eu un modèle vivant en la personne d'un parent de l'auteur ; il importe surtout que, modèle puisé dans la réalité ou non, le personnage tienne dans le corps du livre, à sa place dans le jeu des plans établis par l'auteur. Hervé Bazin y parvenait ; il est probable que porteur d'un autre nom personne n'aurait songé qu'il est, en fait, apparenté au fade romancier du *Blé qui lève*.

Ceux qui ne l'ont pas encore lu savent assez, aussi bien par quelques furieuses diatribes que par des articles dithyrambiques, que *La Mort du petit cheval* amène dans un havre de paix le furieux petit personnage de *Vipère au poing*. Tout ce bruit autour du livre m'a fort étonné. Ce roman ne me paraît pas mériter cet excès dans la louange ou dans l'indignation. Il est vigoureusement bâti, mais sur le modèle le plus classique ; le moins excitant pour l'imagination si l'on préfère. L'écriture est toujours dense et ferme, mais le goût de l'écrivain pour les images hardies l'amène bien souvent au mauvais goût pur et simple. Renchérissant sur la muflerie de son personnage et ses réactions — excusables — de jeune homme qui a été malheureux dans son enfance, le romancier ne sait plus toujours très bien s'il parle en son nom ou en celui de Jean Rezeau. Et il en remet, comme on dit. Matée par son fils, l'odieuse mère dont nous avions apprécié dans *Vipère au poing* une certaine horrible grandeur en arrive à présenter maintenant des côtés Grand-Guignol qui sentent terriblement le fabriqué. Je dirai d'un mot qu'Hervé Bazin a mis brusquement beaucoup d'orgeat dans son vitriol et que ce cocktail inattendu déconcerte lorsqu'il ne fait pas sourire.

Mais il y a sourire et sourire. Et celui qu'amène sur le visage du lecteur je ne sais quelle complicité avec l'auteur ou quelle participation à un jeu mené selon les règles me paraît d'une tout autre qualité. En particulier lorsque l'écrivain, sans se montrer exagérément modeste, ne se vexe pas lorsqu'on ne lui découvre aucune ambition démesurée. C'est le cas, me semble-t-il, de Jean de Baroncelli et de son dernier roman : *Les Chevaliers de la lune* (Editions de la Table ronde). L'auteur de *Vingt-six hommes*, l'un des premiers et des plus remarquables récits sur l'époque de « la drôle de guerre », a sans doute voulu écrire une chronique alerte et vive plutôt qu'un roman plongeant dans les grandes profondeurs des êtres ou des situations. Sa réussite est totale en ce domaine ; elle se démontre par cet acquiescement amusé que nous donnons aux plus extravagants comme aux plus sages des membres de cette famille.

Car il s'agit effectivement d'une famille de vieille noblesse provençale fière de son nom et — sans le savoir — d'un apanage plus secret : un caractère chimérique qui, bon gré mal gré, reprend toujours le dessus, l'emporte sans cesse sur les divers autres traits. Il est défini à merveille par le titre du livre.

Quelle que soit leur variété apparente ou les différences de leur comportement, les Lestaque en arrivent toujours à dévoiler cette face commune de leur personnalité : un jour ou l'autre ils se révèlent des « chevaliers de la lune ». Dès les premières pages du livre l'auteur nous les situe. Parmi tant d'autres, en voici un, lieutenant de hussards, qui, s'étant mésallié, en a eu vite assez de sa femme. Mais « ses principes religieux et familiaux lui interdisant de divorcer, il imagina une solution héroïque. Il démissionna de l'armée et, suivant les traces de son aïeul, le navigateur de la Renaissance, il s'enrôla dans une expédition qui partait explorer les régions inconnues des bords de l'Amazone. L'expédition fut massacrée et vraisemblablement dévorée par des pygmées anthropophages. Les précisions que l'on reçut à Paris au sujet de ce massacre furent si probantes que le ministère des Colonies, contrairement aux usages habituels, admit au bout de quelques mois le décès des voyageurs, qui furent décorés, à titre posthume, de la Légion d'honneur.

« Les Lestaque renvoyèrent la croix au ministre responsable (Amédée écrivit à cette occasion une lettre dans laquelle il déclarait que les siens n'avaient jamais accepté que l'ordre de Saint-Louis) et accueillirent la version officielle de la mort de Gaston avec un scepticisme hautain. La mère du sémillant hussard, elle-même, entra dans le jeu familial et refusa de porter le deuil — ce qui prouve que l'instinct social arrive parfois à l'emporter sur l'instinct naturel. Qu'un Lestaque pût avoir servi de pâture à des sauvages (nains, par surcroît) n'entrait point dans l'ordre des choses admissibles. On inventa donc spontanément une légende qui devint évangile. Loin de s'être fait rôtir, Gaston avait prémédité sa disparition. Délivré d'une insupportable épouse, il vivait heureux parmi d'excellents indigènes élevés à l'école de Bernardin de Saint-Pierre. Comme l'ancêtre François, il avait abordé aux terres de l'ineffable quiétude.

» Le Brésil fut dès lors considéré par les Lestaque comme terre vassale de la famille, et l'oncle généalogiste, que les à peu près géographiques n'effrayaient pas, conféra des lettres de noblesse à l'illustre Bolivar. »

Tout le livre est déjà contenu en puissance dans cette page de haute saveur. Il ne restait plus à Jean de Baroncelli que de l'illustrer par la vie de quelques Lestaque. Je vous souhaite de prendre à leurs aventures autant de plaisir que moi-même.

Dans le prochain numéro :

LA PIÈCE

d'ARMAND SALACROU

de l'Académie Goncourt

DIEU LE SAVAIT

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 4e trimestre 1950. — Imprimeur no 117.